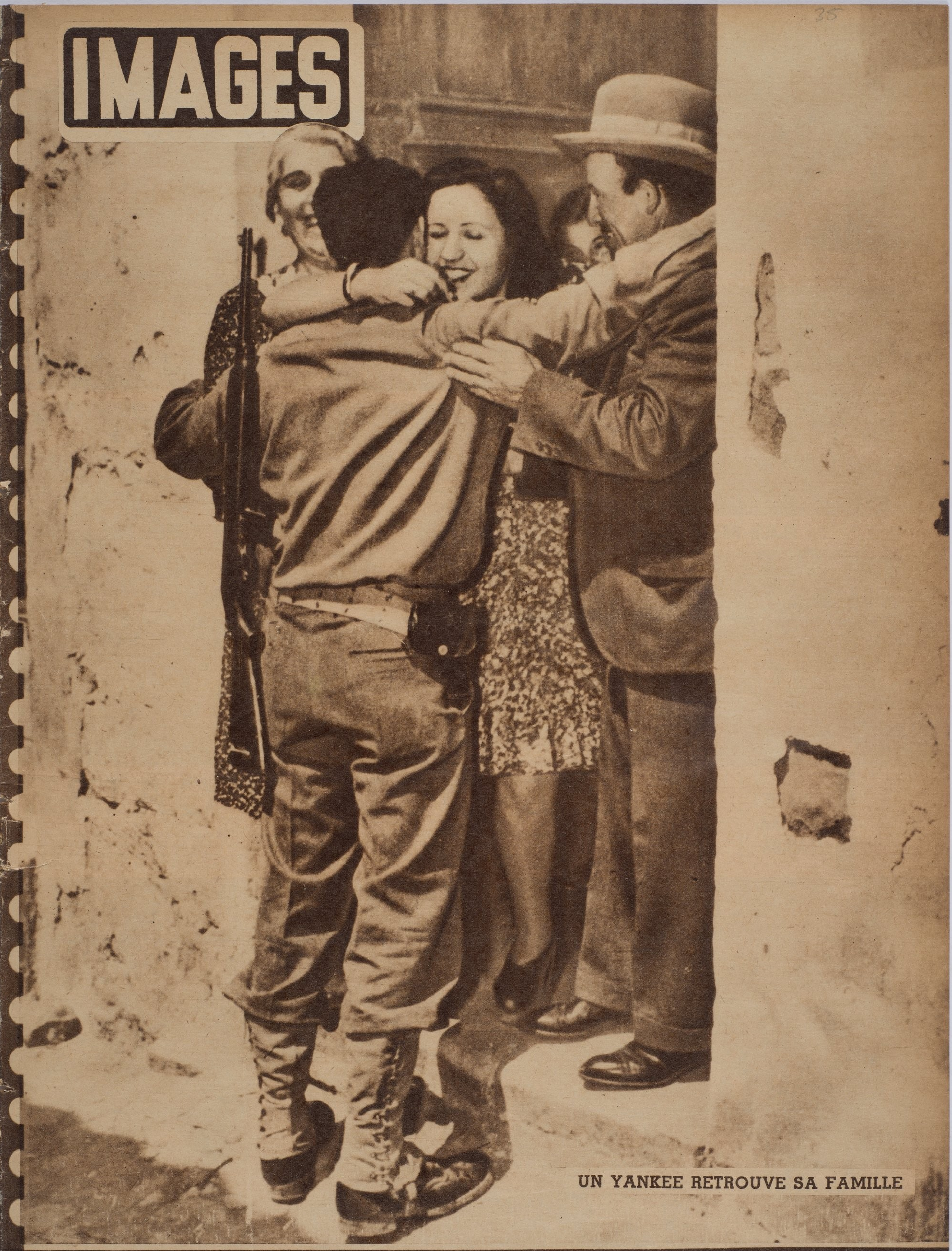
IMAGES



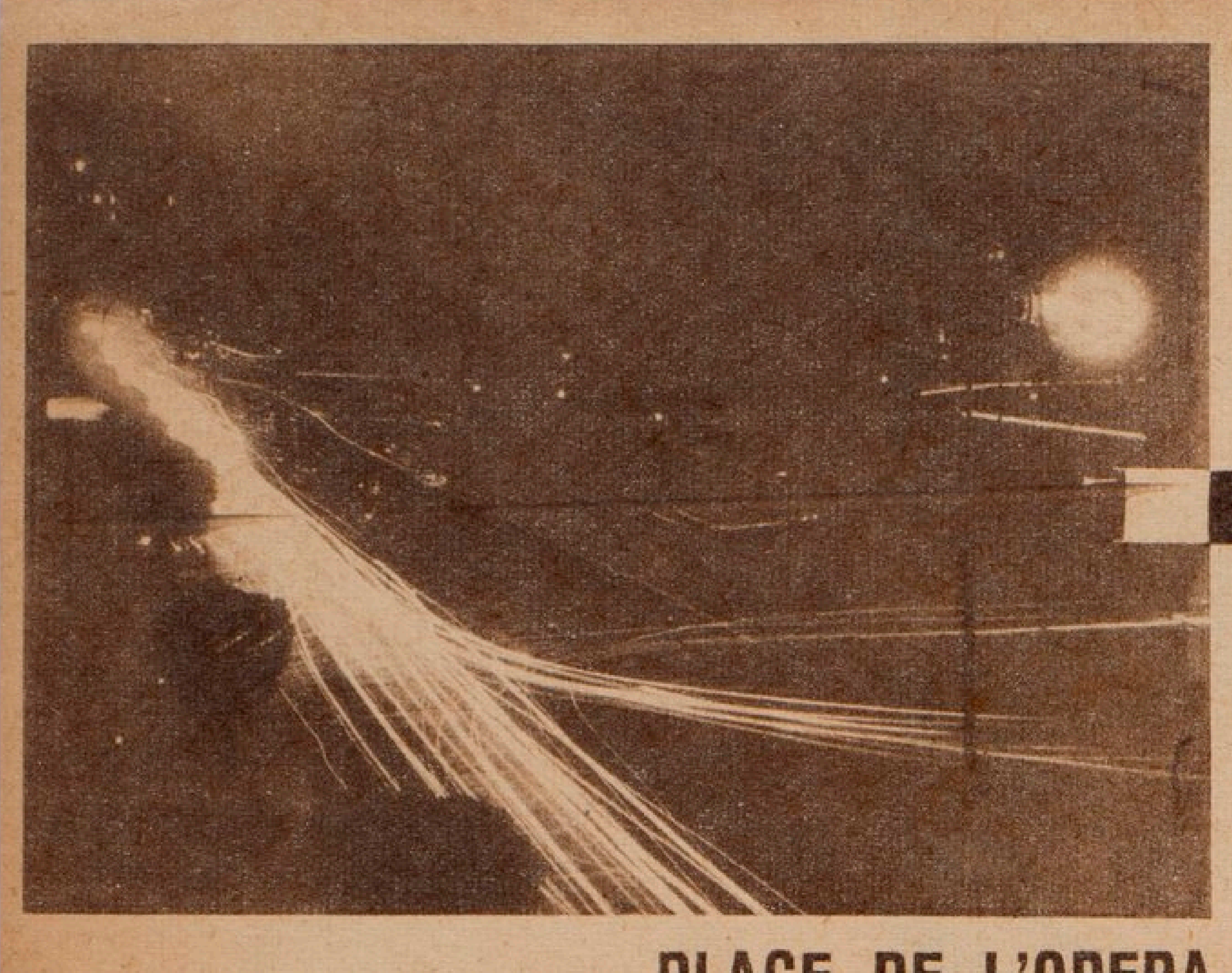
UN YANKEE RETROUVE SA FAMILLE

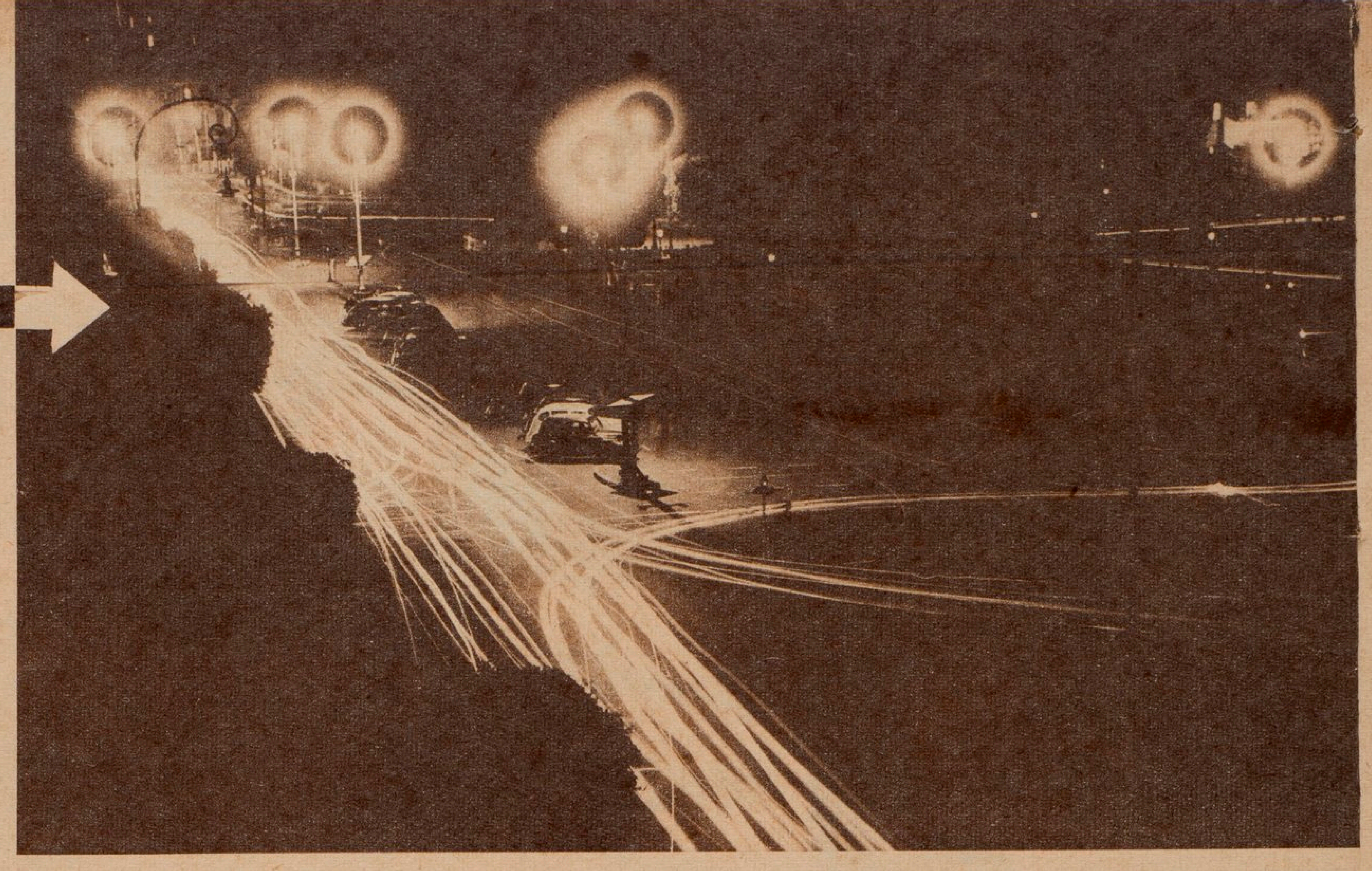
DANS CE NUMERO:

LA FORTERESSE EUROPEENNE

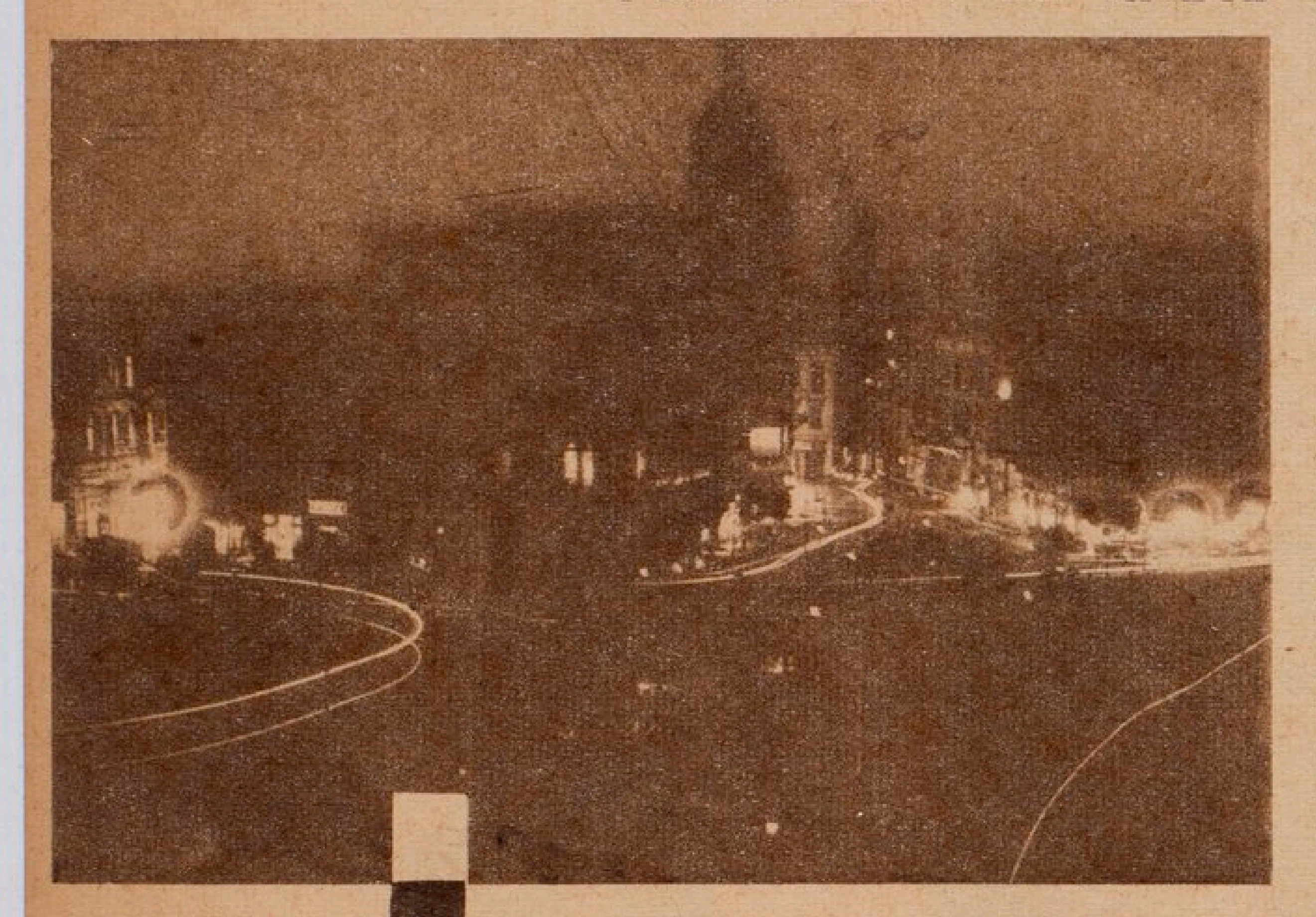
30 millièmes

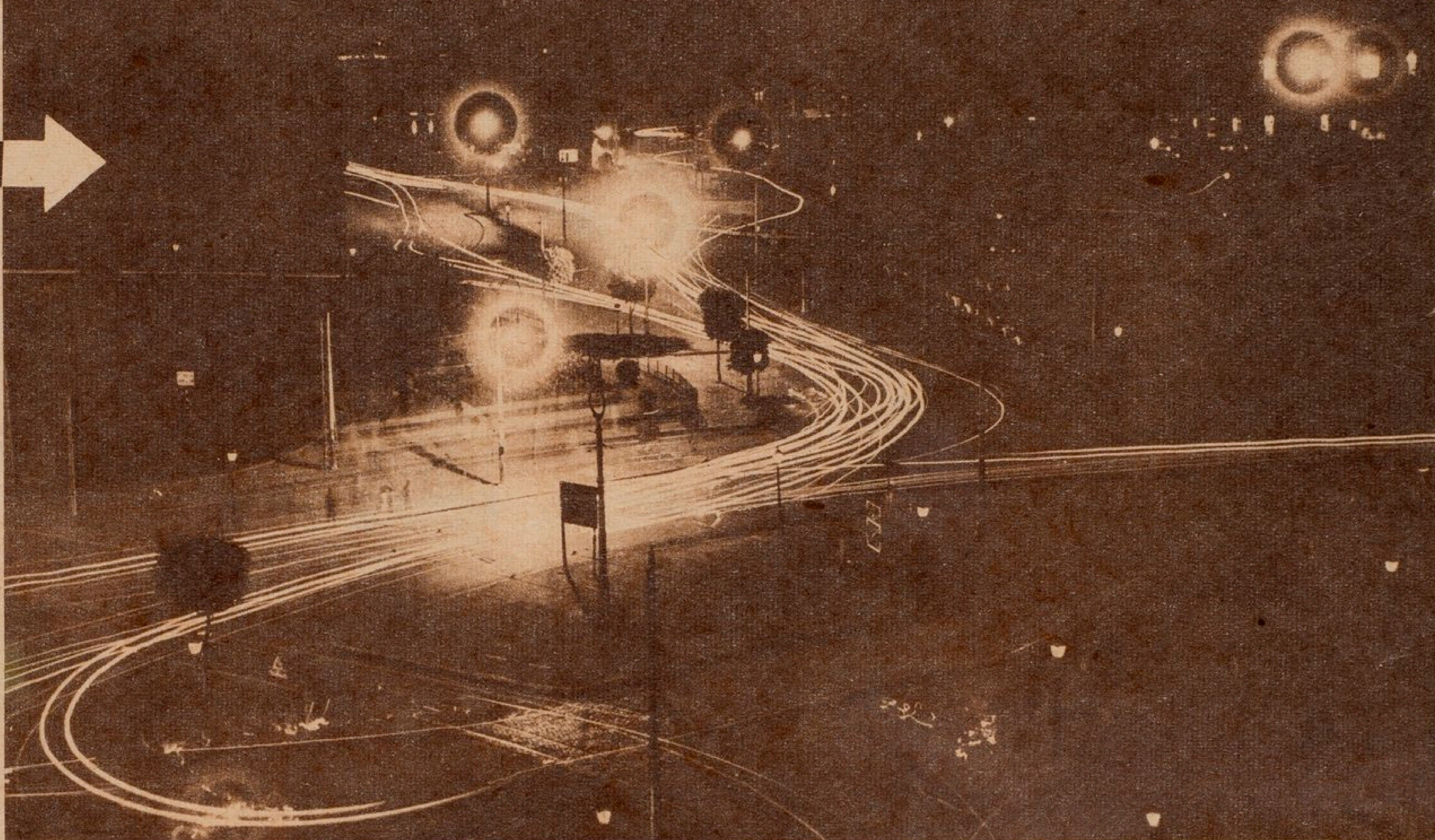
No. 729 — LE CAIRE (EGYPTE)
29 AOUT 1943





PLACE DE L'OPERA





PLACE BAB EL HADID

PLACE MALIKA FARIDA

BLACK-OUT AU CAIRE

Les autorités ont décidé de restreindre l'obscurcissement des rues de la capitale. Le changement a été sensible dans les grandes places où les lumières électriques répandent une clarté crue. Cela nous a rappelé les nuits animées d'avant la guerre où les rues étaient éclairées à giorno dès le coucher du soleil. Les petites photos à gauche ont été prises avant la levée des restrictions totales. Elles représentent trois grandes places du Caire. Les photos agrandies représentent ces mêmes places telles qu'elles sont éclairées actuellement. C'est un présage favorable.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

LA CONFERENCE DE QUÉBEC

La Conférence de Québec a été déterminée par la nécessité de prendre d'importantes décisions en ce qui concerne la phase présente de la guerre. Il était naturel que les dirigeants responsables de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis se rencontrassent au stade actuel des hostilités pour se concerter de vive voix sur les problèmes soulevés par la nouvelle situation, administration des territoires ennemis occupés, direction des nouvelles attaques contre l'Europe, intensification de la guerre en Extrême-Orient et incidences politiques de tous ces événements.

Mais l'histoire de la dernière guerre nous enseigne qu'à l'approche de la victoire, la question de l'organisation de la paix préoccupe grandement les hommes d'Etat. Les principes wilsoniens ont été à la base des négociations entre les puissances alliées. Aujourd'hui, à défaut de principes fondamentaux devant régir la paix à venir, les intérêts parfois contraires de certaines nations alliées risquent de provoquer des crises susceptibles d'entraver la coordination de l'effort de guerre. Pour excellente qu'elle soit, la Charte de l'Atlantique ne contient que certains principes généraux insuffisants pour régler les difficultés résultant de l'établissement de la paix, et notamment des conditions d'armistice à accorder éventuellement à une des puissances ennemies. La rencontre entre MM. Churchill et Roosevelt aura pour effet, espérons-le, de clarifier la situation à ce sujet, et de jeter les bases d'une entente totale entre toutes les Nations Unies.

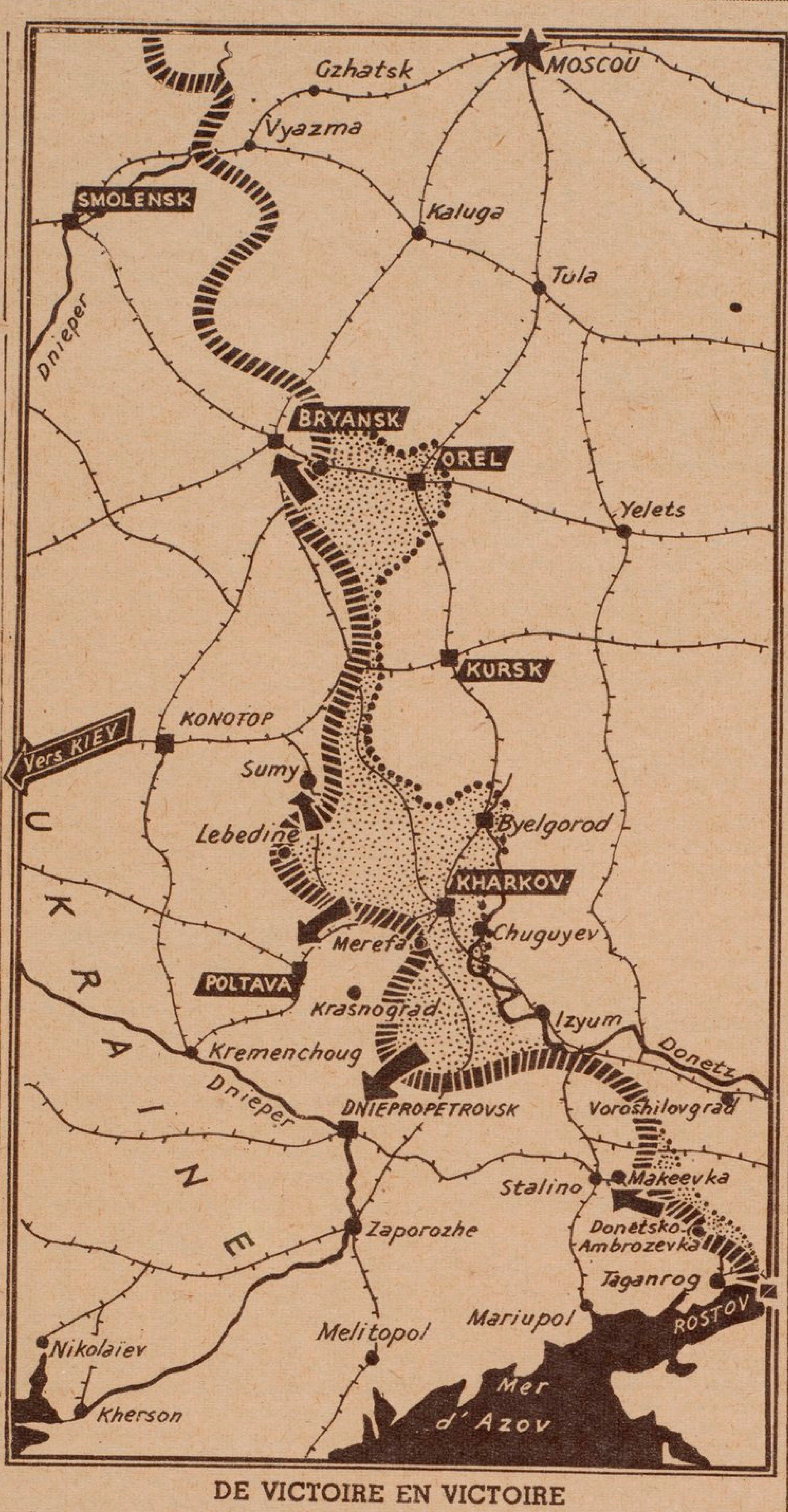
L'on enregistrera avec satisfaction que le communiqué publié à l'issue des entretiens fait allusion à de prochaines actions, ce qui dénote qu'un accord complet existe entre la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et la Chine. Si la Russie n'a pas été présente à ces discussions, le communiqué laisse prévoir une conférence tripartite où pourront être débattues toutes les questions pendantes. Il est du reste heureux que des difficultés se soient fait jour maintenant, car il n'est pas de paix plus fragile que celle qui repose sur des fondements mal définis. C'est à une organisation solide et durable du monde d'après-guerre que les hommes d'Etat des Nations Unies travaillent maintenant de toute leur énergie et avec la meilleure volonté du monde.

La guerre contre le Japon a évidemment fait l'objet d'un examen très attentif. La tournure prise par les événements en Europe a décidé les chefs anglo-saxons à envisager à bref délai une intensification des opérations contre l'ennemi nippon. Des campagnes alliées en Birmanie, en Chine et dans l'océan Pacifique semblent très imminentes. La synchronisation et la simultanéité des deux offensives sont destinées à empêcher que les adversaires connaissent le moindre répit. Et c'est sans doute parce que la question de la lutte contre le Japon figurait en tête de l'agenda de la Conférence de Québec que MM. Churchill et Roosevelt n'ont pas jugé utile d'inviter cette fois-ci un représentant soviétique, l'U.R.S.S. n'étant pas en guerre contre cette puissance.

NOTRE COUVERTURE

UN YANKEE RETROUVE SA FAMILLE

On soldat américain retrouve ses parents en Sicile. Le caporal Salvator Di Marco avait quitté son foyer à Mezzojuso, en Sicile, à 15 ans. Lorsque les troupes américaines prirent récemment cette ville, Di Marco eut le bonheur de retrouver sa mère, sa sœur et son père. La rencontre eut lieu à la porte d'entrée de la maison familiale. Les voici radieux de bonheur.



DE VICTOIRE EN VICTOIRE

Après l'occupation de Kharkov, les armées soviétiques continuent leur avance à un rythme accéléré. Comme l'indiquent les flèches, elles se développent principalement en direction de Sumy vers Kiev, et en direction de Poltava pour atteindre le Dnieper. La poussée russe pour la libération de toute l'Ukraine a désormais commencé. Ainsi, après avoir tenu pendant près de 18 mois un front d'environ 1.500 kilomètres, la ligne allemande est maintenant brisée avec de nombreuses brèches.

Himmler

MAITRE DU FRONT INTÉRIEUR

Hitler a procédé cette semaine à d'importants changements dans l'administration du Reich en remplaçant notamment Wilhelm Frick au ministère de l'Intérieur, par le chef des S.S. et de la police allemande, Heinrich Himmler.

Pour saisir la signification de ce changement, il n'y a qu'à se référer à un discours prononcé au cours de l'été de 1937 par le chef de la police nazie devant les officiers supérieurs de l'armée allemande. Ce dernier déclarait prophétiquement : « Dans la prochaine guerre, nous n'aurons pas seulement les fronts de terre, des airs et de mer, mais aussi un quatrième théâtre de guerre : le front de l'intérieur. L'ennemi de l'intérieur pourrait être le plus dangereux, parce que c'est là que nous sommes le plus vulnérables. »

Il faut croire donc qu'avec les défaites de Russie et d'ailleurs le moment est venu où « l'ennemi de l'intérieur » demande à être combattu avec la plus grande vigilance. A cet effet, le Führer ne pouvait pas faire un meilleur choix. Il a choisi l'homme le plus docile à ses ordres qui pût être, l'homme aussi le plus impitoyable d'Allemagne. Comme le révèle Otto Strasser, dans son livre sur « les gangsters entourant le Führer », l'obéissance aveugle de Himmler à son maître est caractérisée par la déclaration qu'il fit un jour devant le frère d'Otto Strasser : « Même si Hitler m'ordonne de tirer sur ma mère, je le ferais — et serais fier de penser que le Führer a une telle confiance en ma résolution de fer. »

Heinrich Himmler est le type du sous-officier prussien immortalisé par le sergent Himmelstoss dans « A l'Ouest rien de nouveau ». Mais, à la différence de ce dernier, il ne fit pas l'autre guerre, ni celle-ci naturellement. Lorsqu'il atteint l'âge militaire en 1918, les hostilités étaient terminées. Il en garda un complexe d'infériorité militaire qu'il crut compenser par le port d'uniformes particulièrement martiaux. D'après Otto Strasser, Himmler trouve un plaisir tout masochiste à se soumettre entièrement à ses supérieurs, qui n'a d'égal que l'autorité implacable dont il aime à faire montre vis-à-vis de ses subordonnés. Cela est sans doute une nouvelle raison du choix de Hitler.

« Il pourrait paraître étrange, écrit Otto Strasser, que je juge la cruauté et la brutalité de Himmler sur un plan différent que celui de Hitler et de Gœring. Himmler fait preuve d'une cruauté impitoyable qui ne procède pas de ses émotions, mais qui fonctionne avec la rigueur méthodique d'une machine. Elle est déclenchée extérieurement à lui, par les ordres émanant des supérieurs. Il faut ajouter qu'il s'en acquitte avec une minutie parfaite. »

La nomination de Himmler comme ministre de l'Intérieur du Reich marque une recrudescence de la guerre sur le front intérieur. Elle pourrait faire autant de victimes que sur les autres fronts.

Kharkov

A CHANGÉ DE MAINS 4 FOIS

Pour la quatrième fois depuis le début du conflit germano-russe, la capitale de l'Ukraine a changé de mains. L'occupation de Kharkov par les armées soviétiques semble cette fois définitive. Les nazis ne l'ont investie en mars dernier que par surprise et en jetant dans leur offensive brusquée toutes leurs réserves stratégiques.

La région de Kharkov et la ville elle-même ont été une des zones de combats les plus meurtriers dans la guerre germano-russe. Le 23 septembre 1941, quand les armées allemandes — alors dans toute leur force — atteignirent la ville de Poltava, située à quelque 80 milles à l'ouest de Kharkov, l'état-major nazi estima que la chute de cette ville s'effectuerait rapidement. Or, pour franchir ces 80 milles, les troupes de la Wehrmacht mirent exactement 32 jours. « Les obstacles qui entravent notre irrésistible poussée sont innombrables, écrivait un correspondant allemand. Nos soldats se battent dans des conditions épouvantables. La neige qui commence à tomber obstrue les routes derrière nous, coupant nos lignes de ravitaillement. Nous devons à la fois lutter contre le froid, la faim, les maudits guérilleros et la terrible Armée Rouge. Nous poursuivons malgré tout notre avance, mais au prix de quels sacrifices ! Kharkov, la capitale, est à portée de canon de notre avant-garde. Nos soldats marchent aujourd'hui ayant de la neige jusqu'aux genoux... »

Tous ces sacrifices, en hommes et en matériel, se sont avérés inutiles. Kharkov est de nouveau entre les mains de l'Armée Rouge.

Desservie par six grandes lignes de chemins de fer, dont l'une la relie directement avec Moscou et une autre avec la Crimée, Kharkov est un des centres industriels les plus importants de l'Union Soviétique, grâce à ses mines de fer et de charbon et à ses usines.

ERSATZ

Un rapport émanant de Paris est parvenu récemment à Lisbonne. Il dit l'usage étendu que l'on fait dans la vieille capitale, des produits de remplacement, des « ersatz ».

Le savon ne se dissout pas dans l'eau, il s'y enfonce comme une pierre, et sa seule caractéristique est d'être un abrasif puissant. Les serviettes, par contre, fondent dans l'eau chaude. Le nouvel ersatz du charbon éteint tout feu où on l'introduit. Les assiettes et les tasses sont hautement inflammables.

Vassilevsky

SUCCÈDE A SHAPOSHNIKOV

Le maréchal Boris Shaposhnikov, chef d'état-major de l'armée soviétique, ne se trouve plus à Moscou. Son absence survenant juste au moment du déclenchement de l'offensive russe, n'étonnera personne en U.R.S.S. Les Soviets sont depuis longtemps habitués à ces disparitions « momentanées » de maréchaux. Timochenko et Boudienny n'ont-ils pas disparu également dans des circonstances semblables pour reparaître à nouveau sur la scène publique, le premier à titre de commandant en chef des armées soviétiques sur le front de Léningrad et le second pour recevoir une haute distinction des mains propres de Staline ?

Quelle mission secrète Staline a-t-il confiée au maréchal Shaposhnikov, à l'homme qui ne le quitta jamais durant les sombres jours de 1941, qui demeura seul avec lui au Kremlin quand les bombes pleuvaient continuellement sur Moscou et qui fut l'auteur des plans stratégiques dont l'exécution servit d'abord à refouler les armées nazies des abords de la capitale soviétique durant le premier hiver du conflit germano-russe et à obliger ensuite Hitler à la honteuse capitulation de Stalingrad ?

D'aucuns prétendent que l'ex-chef d'état-major général se trouve actuellement à Québec où il participe aux conversations anglo-américaines. D'autres, qu'il s'est rendu en Sibérie pour prendre la direction des armées d'Extrême-Orient. Quoi qu'il en soit, il n'en demeure pas moins certain que Boris Shaposhnikov fera sa réapparition un jour prochain.

Il a été entre temps remplacé dans ses hautes fonctions par le maréchal Alexander Mikhaïlovitch Vassilevsky, un homme de très haute taille, à l'allure martiale, dont les yeux bruns et durs, les cheveux noirs fort épais, les sourcils bien fournis, contrastent étrangement avec le nez droit et très fin.

La carrière militaire du maréchal Vassilevsky fut vraiment fulgurante. Agé seulement d'une quarantaine d'années, il était un inconnu en 1939. En 1942, il devenait l'un des principaux lieutenants du maréchal Staline. C'est à son commandement que l'armée soviétique doit les succès remportés au cours de l'hiver dernier sur le Don, la reprise de Kursk et la retraite précipitée des armées nazies de la région de Rostov.

Travailleur infatigable, le maréchal Vassilevsky se rend à son bureau — au Kremlin — dès les premières lueurs de l'aube. Les conférences qu'il tient avec le maréchal Staline sont très fréquentes. Quand il est en inspection sur le front, un appareil de T.S.F. portatif le maintient en contact permanent avec le Kremlin.

C'est lui qui dirige l'actuelle offensive soviétique.



LA GRANDE STRATEGIE DE L'AXE

(« American Mercury Magazine »)

L'Ukraine

TENTATION DE HITLER

L'Ukraine a toujours tenté le peuple allemand. Là, en ligne directe vers l'Est, s'étendent les terres à blé les plus riches d'Europe, quelques-unes des meilleures mines de fer et de charbon, qui rendent la Ruhr insignifiante en comparaison. Telle fut la proie de Hitler, aujourd'hui menacée par l'offensive soviétique.

En 1917, après la Révolution de Lénine, les Allemands occupèrent l'Ukraine, et à Brest-Litovsk, le 3 mars 1918, les généraux allemands forcèrent Trotsky (et Lénine) à accepter l' « Indépendance » de l'Ukraine, sous le gouvernement de paille qu'ils avaient mis sur pied, dirigé par le général, anciennement tsariste, Skoropadski. Puis, pour deux ans, elle devint à nouveau la terre décrite par le grand écrivain Nicolas Gogol : « Une terre engraissée avec des os, arrosée de sang ». Dans les batailles sans fin livrées par la jeune Armée Rouge (écrasée numériquement par une proportion de 25 contre 1), Kiev changea de mains 14 fois. En 1920, la république soviétique d'Ukraine fut finalement formée. En 1923, elle signa une alliance militaire et économique avec la Russie Soviétique. C'était la seconde et la plus riche de toutes les républiques soviétiques.

En superficie, l'Ukraine ne compte que pour deux pour cent des territoires de l'U.R.S.S. ; elle contient pourtant 18.2 pour cent de la population totale et produisait normalement 27 pour cent du blé de toute la Russie.

L'énergie de l'immense industrie d'Ukraine provenait du barrage de Dniépropétrovsk, qui était, jusqu'à la construction du Boulder Dam aux Etats-Unis, la plus grande source d'énergie électrique du monde. Malgré les grandes citadelles industrielles que les Russes créaient à l'est de l'Oural, cette riche république de l'U.R.S.S., aussi grande que l'ancien Reich, demeurait le cœur de l'industrie russe.

L'ambition allemande, de s'emparer de la fabuleuse Ukraine, ne disparut pas dans la débâcle qui suivit la dernière guerre. Et l'homme qui enflamma l'esprit des Allemands fut Alfred Rosenberg, né à Reval, dans l'Etat balte d'Estonie, en 1894.

C'est une région qu'il connaissait bien. Pendant la dernière guerre, l'UVO, organisation terroriste d'Ukraine, avait ses quartiers généraux à Berlin et elle était subventionnée par l'Allemagne. Avec l'UVO — et d'autres organismes qu'ils utilisaient pour un mouvement séparatiste dans l'Ukraine polonaise — les Allemands pillèrent la Pologne. Une vingtaine d'années après, en 1930, Rosenberg et ses hommes réussirent à provoquer des incendies dans l'Ukraine qui avait appartenu à la Pologne — sur ordres émanant de Berlin, suivant lesquels les paysans devaient mettre le feu aux propriétés de leurs seigneurs.

Et cela avant le nazisme, avant que Hitler dise dans *Mein Kampf* : « Nous autres, nationaux-socialistes, fixons notre regard sur la terre de l'Est. Quand nous parlons de terre en Europe, nous devons penser d'abord à la Russie. »

	VIANDE	BEURRE & GRAS	CAFE ou THÉ	SUCRE
ETATS-UNIS	960 gr.	480 gr.	CAFÉ 105 gr.	240 gr.
ANGLETERRE	480 gr.	240 gr. (60 gr. de beurre)	THÉ 60 gr. (le café n'est pas rationné)	240 gr.
RUSSIE	540 gr.	210 gr.	THÉ (le café n'est pas rationné)	450 gr.
ALLEMAGNE	375 gr.	217 gr.	ERSATZ 105 gr.	240 gr.

LE RATIONNEMENT DES PAYS BELLIGÉRANTS

Ce tableau tiré du « New York Times Magazine » indique les rations alimentaires par personne et par semaine dans les principaux pays belligérants. Comme on le constate, l'effort de guerre a provoqué dans tous les pays des restrictions plus ou moins grandes. On remarquera, chose surprenante, que la ration de viande en Russie est plus grande qu'en Grande-Bretagne. Pour se l'expliquer, il ne faut pas oublier que l'élevage russe est très développé.

Le docteur Schacht, président de la Reichsbank, dit dans une conférence à Rome, en 1932 : « Les Allemands devraient coloniser la Russie ».

Le gauleiter Erich Koch est le commissaire du Reich pour l'Ukraine. Sous l'administration de Rosenberg, le maréchal Gœring et les gros industriels allemands formaient des corporations pour exploiter les riches possibilités de l'Ukraine. Sous la direction de Koch, plus de 7.000 organisateurs agricoles avaient été envoyés en Ukraine (en uniforme) pour surveiller les communautés collectives, appelées par les Allemands « les fermes-modèles ». Il semble que les Allemands n'aient pu les transformer en propriété privée allemande.

Inventeurs

EN HERBE

La récente et courte offensive allemande en Russie, dans le secteur de Kursk, a donné l'occasion à l'état-major nazi de faire un emploi massif des tanks lourds du type « Tigre ». Les Soviets ripostèrent en jetant dans la bataille leur fameux canon-mystère, le « Katusha », qui causa de très grands ravages dans les rangs ennemis.

Soulignons à ce propos qu'on n'eut guère à enregistrer, depuis le début du présent conflit, l'invention d'armes vraiment nouvelles, la plupart des engins utilisés jusqu'ici — mines magnétiques, avions en piqué, panzers, etc. — n'étant en réalité qu'une adaptation plus parfaite de principes déjà connus. Aucune innovation sensationnelle n'a été introduite — tant du point de vue défensif qu'offensif — dans ce domaine depuis 1918.

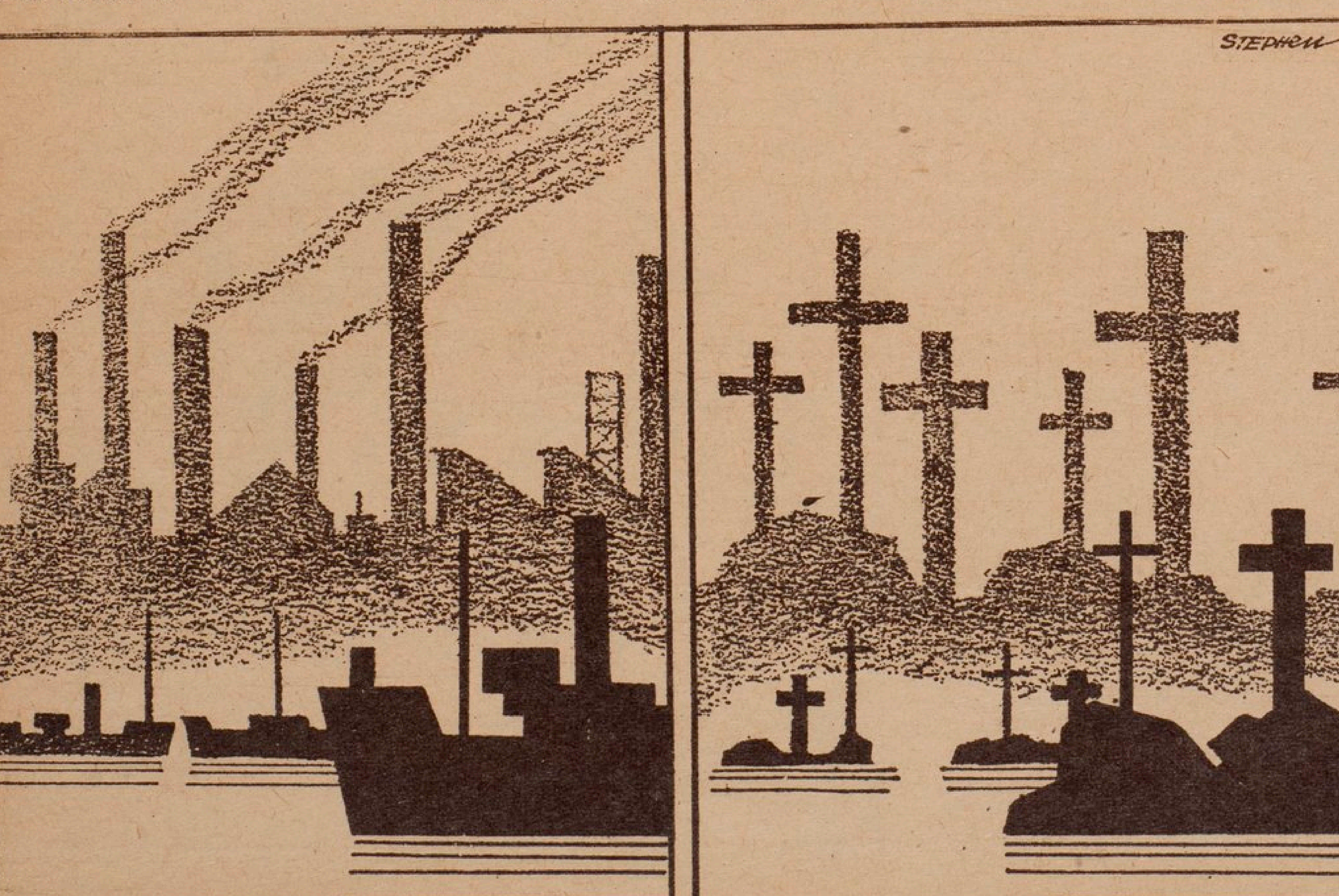
Dans tous les pays en guerre, les inventeurs n'en continuent pas moins inlassablement de travailler dans l'espoir de découvrir une arme nouvelle qui aurait un effet terrible et décisif. Le public lui-même est souvent invité à collaborer activement avec les spécialistes : des récompenses sont partout offertes aux personnes qui soumettraient des idées.

Le Laboratoire des Recherches de Londres reçoit chaque jour des centaines de suggestions plus ou moins intéressantes. Quelques-unes ont été jugées réalisables et ont été primées. D'autres témoignent surtout de l'imagination débordante de leurs auteurs.

Une des idées les plus originales qui aient été soumises au Laboratoire des Recherches consistait — selon son génial auteur — à recouvrir la superficie entière du sol anglais d'un genre de « verre miroitant ». De cette façon, les avions ennemis survolant le territoire britannique croiraient encore se trouver au-dessus de la mer !

Un autre inventeur suggérait très sérieusement de dérouter les aviateurs allemands et de les éloigner des centres urbains, en dessinant en pleine campagne une imitation de la Tamise, avec toutes ses courbes et ses formes. Du papier argenté destiné à envelopper le chocolat pouvait être utilisé pour la réalisation de ce projet.

Une personne proposa de poser des ailes immenses aux navires de la flotte britannique. Ces cuirassés volants auraient ainsi la possibilité de se poser par exemple dans la Baltique ou dans la rade de Tokio, de bombarder les ports ennemis et de revenir sains et saufs à leurs bases de départ.



EN ALLEMAGNE, LES TEMPS SONT CHANGES...
(« American Mercury Magazine »)

ROME, ville ouverte ?

Le gouvernement italien a effectué des démarches en vue de faire déclarer Rome ville ouverte. Il a semblé étrange à beaucoup de personnes averties du droit de la guerre que l'on pût songer à un telle exception en faveur de la capitale italienne, quand les capitales démocratiques ont été pilonnées par des bombardements sans merci, au mépris du droit international. Le concept de « ville ouverte », si souvent invoqué, est, semble-t-il, mal connu par les dirigeants de l'Axe.

Une convention internationale fut signée le 18 octobre 1907 à La Haye pour codifier les lois et coutumes de la guerre sur terre. Les grandes puissances avaient senti la nécessité de poser des limites au droit de la guerre. Il y a des atrocités inutiles, suivies généralement de représailles dans le camp ennemi, qui ne permettent à aucun des adversaires d'en tirer profit. Mais elles accroissent la haine et font naître chez les peuples des instincts sanguinaires, que des générations successives ne parviennent pas à éteindre. La Convention de 1907 avait compris la nécessité morale de telles règles ; elle les avait posées en termes très sobres et était parvenue à des conclusions empreintes de noblesse et de dignité.

Elle a élaboré, en songeant à la guerre sur terre (l'aviation étant inconnue à l'époque), la définition de la ville ouverte.

Villes non défendues ou villes ouvertes

Elle disait : « **Il est interdit d'attaquer ou de bombarder** (à coups de canon), **par quelque moyen que ce soit, des villes, villages, habitations ou bâtiments qui ne sont pas défendus.** »

Ainsi, dans la guerre terrestre, les villes non défendues sont considérées « ouvertes ».

On a eu maintes fois l'occasion d'appliquer ces notions. Quand la ville de Paris a été menacée, en 1940, les troupes françaises en retraite ont reçu l'ordre de se retirer en deçà d'une ligne déterminée, pour reprendre la défense du territoire ; des émissaires avaient été envoyés auprès du commandement allemand qui avait posé les conditions du maintien de l'observation de la ligne, un délai avait été accordé, et le contour de la ligne de défense dessiné. Paris ne fut pas défendu, et l'on raconte que son premier contact avec l'armée allemande fut, le 13 juin à 2 heures du matin, quand un motocycliste allemand vint place de la Concorde demander à un agent — la police était restée dans Paris pour maintenir l'ordre — des renseignements sur la location de certains édifices. Paris avait été déclaré « ville ouverte ».

Mais la question se pose pour la guerre aérienne. Y a-t-il des villes ouvertes au regard des bombardements aériens ?

Le bombardement des villes ouvertes

On a voulu appliquer à la lettre l'idée de « ville ouverte » aux bombardements aériens, et la jurisprudence internationale a étendu le texte de la Convention dans plusieurs cas.

Le Tribunal Arbitral Mixte gréco-allemand, le 1er décembre 1927, a déclaré sur cette base l'illégalité du bombardement aérien de Salonique par l'Allemagne en janvier 1916, et le 10 mars 1930, l'illégalité du bombardement aérien du Bucarest par l'Allemagne en 1917.

On a même proposé, dans des commissions internationales réunies après la Grande Guerre, d'interdire les bombardements aériens.

Mais ce courant de pensée, s'il satisfait certaines aspirations morales, veut effectuer un retour en arrière et obtenir un renoncement à certaines armes essentielles. Comme tout désarmement, il est voué à un échec. Si l'on fait la guerre, les circonstances vous obligent à utiliser tous les moyens en votre pouvoir. Et toutes les conventions en sens contraire ne sont que paroles creuses.

Une commission de juristes réunie à La Haye du 11 décembre 1922 au 19 février 1923 a abandonné la distinction entre « villes ouvertes » et « villes défendues ». Dans l'article 24 de son projet elle dit : « **Le bombardement aérien n'est légitime que lorsqu'il est dirigé contre un objectif militaire, c'est-à-dire un objectif dont la destruction totale ou partielle constituerait pour le belligérant un avantage militaire net.** »

Le critérium : l'objectif militaire

Ainsi, ce n'est plus la ville ouverte qui est respectée, mais l'objectif qui n'offre pas d'intérêt militaire. Le critère de la légalité internationale du bombardement d'une ville n'est pas basé sur la distinction de « ville ouverte » et de « ville défendue », mais sur l'importance militaire de l'objectif détruit.

Tout d'abord, toutes les villes jouissent d'une défense antiaérienne. Faut-il permettre le bombardement du moindre village parce qu'il possède une batterie de D.C.A. ? Et si une ville qui recèle des usines et des dépôts n'est pas défendue, sera-t-elle considérée ville ouverte ? Comment peut-on admettre le bombardement d'un train de vivres ou de munitions, et non celui d'une ville qui possède des dépôts de farine, de vivres et de vêtements, avec sans doute des usines métallurgiques ou des ateliers de réparation ? Ce qu'on doit empêcher, c'est le bombardement *sans distinction* des populations civiles.

Mais l'Axe a profité de la confusion créée autour de la notion de « ville ouverte » pour bombarder Belgrade, Varsovie, Rotterdam, pour massacrer des populations civiles entières, pour mitrailler à loisir les réfugiés sur les routes. Pour l'Axe, il n'y a pas eu de villes ouvertes jusqu'ici, il n'y avait pas d'objectifs non militaires. Il n'y avait pas non plus de droit international, ou de morale à respecter. Aujourd'hui, il fait appel à la notion de droit, à celle de ville ouverte, parce qu'il en a besoin.

Et il aurait dû reconnaître que les bombardements britanniques, loin d'être caractérisés par un féroce esprit de représailles, ont été toujours exécutés contre des objectifs militaires, contre des jonctions ferroviaires, des dépôts, des mines. Lorsque Rome cessera d'être un objectif militaire, il est probable qu'elle ne sera plus bombardée par l'aviation alliée.

Les enfants

DE STALINE

La vie privée du maréchal Staline a toujours été entourée d'un certain mystère.

Ainsi, très peu de gens savent que Josef Staline a deux fils qui servent dans l'Armée Rouge, ainsi qu'une jeune fille très attrayante qui a atteint l'âge du mariage.

Jacob Josefovich Djugashvili, fils aîné de Staline, est âgé aujourd'hui de 34 ans et porte le nom de famille de son père. C'est l'enfant qu'a eu Staline de son premier mariage. Jacob sert dans le 14e Régiment d'Artillerie (Howitzer) et a combattu farouchement dans les rangs soviétiques dès le premier jour de l'agression allemande. Les nazis prétendirent avoir capturé Jacob Josefovich, mais le fait ne fut pas confirmé dans la suite.

Le second fils de Staline, Vassily Josefovich Staline — celui-ci a préféré adopter le nom « révolutionnaire » du seigneur du Kremlin — sert comme colonel dans l'aviation rouge et a été plusieurs fois cité à l'ordre du jour pour actes de bravoure. On prétend que Vassily est le fils préféré de Staline.

La sœur de Vassily, Svetlana Staline, a 20 ans. Belle et cultivée, elle jouit d'un grand tempérament artistique. Pianiste consommée, on l'aperçoit toujours aux premiers rangs des spectateurs quand un nouvel opéra ou un nouveau ballet est donné sur une des scènes de Moscou. Staline l'entoure d'une garde aussi vigilante que discrète, car il a pour elle une sorte d'adoration. Quand Nadezhda Alleluievna, la seconde femme de Staline, mourut en 1932, celui-ci ressentit un immense chagrin et reporta sur la fille toute l'affection qu'il vouait à la mère.

Les enfants du maître de l'U.R.S.S. ne jouissent d'aucune faveur spéciale. Quand Jacob et Vassily reçurent — pour leur bravoure sur le champ de bataille — le premier une citation et le second une décoration, leurs noms apparurent simplement dans la liste alphabétique parmi des centaines d'autres.



Cette carte représente les fortifications qui entourent l'Europe occupée par l'Axe. Elle comprend l'Italie où une première brèche a été faite à la Forteresse. La nouvelle muraille allemande en Italie s'étend sur la ligne du Pô où de nombreux renforts allemands seraient arrivés. On remarquera que la Forteresse contient des lignes de fortifications intérieures dans les régions où les montagnes ne constituent pas des barrières naturelles. L'on note ainsi, à côté des deux murailles destinées à contenir la poussée des armées russes, un réduit interne constituant l'ultime Forteresse allemande. Qu'est-ce à dire ? La propagande nazie s'est donnée toutes les peines du monde pour vanter la solidité de ses défenses européennes. Une récente émission de Radio-Berlin en langue arabe parlait des puissantes fortifications des côtes balkaniques, mais ajoutait à la surprise des auditeurs que, comme il fallait tout prévoir, l'Allemagne elle-même avait été protégée par un cercle de fortifications infranchissables. L'épisode sicilien rappelle l'histoire biblique. Les murs de Jéricho s'effondrèrent au son des trompettes... Fâcheuse propagande.

LA FORTERESSE EUROPEENNE

menacée de trois côtés

L'Allemagne est engagée à présent dans une absorbante activité : la fortification des côtes d'invasion de l'Europe. Elle n'en a saisi la nécessité qu'à la suite des développements de ces derniers mois. Durant l'été 1940, elle était loin de projeter de pareilles mesures. Après la conquête de la Pologne, elle avait bien procédé à certains travaux de fortifications. Après l'occupation de la Norvège, elle avait quelques défenses côtières dans ce pays. Après la conquête des Pays-Bas et de la France, elle s'était livrée également à quelques travaux de ce genre, mais le seul secteur dans lequel elle était vraiment forte était la côte de la Manche. Cela ne trahissait cependant aucune crainte immédiate d'une invasion. Les choses ont aujourd'hui bien changé. Tout le littoral européen est menacé.

L'on a beaucoup parlé ou écrit à propos des fortifications dans cette guerre. La ligne Maginot était un ouvrage extrêmement puissant, et qui n'a pas été percé à proprement parler. Mais elle était destinée à la défense d'une frontière relativement peu étendue. Il n'en est pas de même pour le littoral européen. Il est certain qu'une puissante fortification protégeant **tout le périmètre** européen est une impossibilité. L'ennemi a consacré une grande partie de son activité à la défense des côtes. Il a laissé l'Italie de côté, d'une part parce qu'elle avait à assurer sa propre défense, d'autre part parce qu'il la considérait, du point de vue de l'invasion, comme un cul-de-sac, ne menant nulle part. Il construisit tout d'abord le « Mur de l'Atlantique », protégeant la côte occidentale de l'Europe. Puis, il fortifia le sud de la France et la Grèce. Plusieurs lignes de fortifications ont été également établies derrière le front russe. La « Forteresse Européenne » prend rapidement forme. Les Allemands insistent sur ce fait, ce qui est en soi symptomatique. La Forteresse est la réponse de Hitler à la proclamation faite par les Nations Unies qu'elles ont l'intention de finir cette guerre sur le sol allemand.

Les règles de la guerre sont invariables en dépit des constants progrès réalisés dans les armements. L'une d'elles veut qu'une forteresse doit tomber — si elle est emportée ou réduite par la famine — à moins que ses garnisons ne puissent faire des sorties couronnées de succès, ou être relevées par une armée.

FORTERESSE EUROPÉENNE

La Forteresse Européenne est une organisation sans précédent dans l'histoire non seulement en raison de ses dimensions, mais aussi parce qu'elle contient un éventuel champ de bataille, car il faut admettre que l'assaut des murailles extérieures peut mettre fin au siège mais non à la guerre.

De plus, comme chacun sait, elle est entourée par la mer de tous les côtés sauf à l'Est, en Russie, où la bataille fait rage. L'Espagne et le Portugal sont exclus. Du reste, les Pyrénées remplaceraient l'océan comme barrière naturelle. La Forteresse Européenne est assurément forte. Le raid de Dieppe, l'été dernier, l'a abondamment prouvé. Mais aujourd'hui, les conditions ont sensiblement changé et il est permis de se demander si elle peut être emportée. Si cela signifie que des brèches doivent être faites, pour être ensuite élargies en têtes de pont, lesquelles serviront de bases de départ pour des armées mobiles, alors la réponse ne fait pas de doute. Avec une percée ou des percées de ce genre, il n'y aurait plus de forteresse. Mais l'envahisseur s'exposerait au danger d'un autre Dunkerque.

PROBLÈMES NOMBREUX

Ainsi, des deux côtés, les problèmes qui se posent aux hauts commandements sont nombreux. Le défenseur doit prendre en considération la puissance de la forteresse comme telle, la meilleure utilisation de sa garnison, ses réserves en vivres et en munitions, ses moyens de communications dans une si vaste étendue, la proportion de non-combattants et, surtout, leur attitude envers la garnison. Pour les assaillants, la principale considération se rapporte aux hommes et au matériel. La conférence tenue à Québec montre que les états-majors alliés tiennent à préparer une entreprise de si grande envergure avec le plus grand soin et la plus parfaite synchronisation.

Comme on l'a déjà dit, l'étendue même de la forteresse écarte toute idée de fortification continue. Les correspondants des journaux neutres en Europe ont été autorisés à visiter quelques-unes des défenses et en ont parlé en termes admiratifs. Mais même si les Allemands employaient tout le ciment que pourrait produire l'Europe, ils seraient incapables de consolider entièrement le cercle de fortifications de près de 6.000 kilomètres allant de Petsamo au Nord à la frontière espagnole au Sud, sans compter les 7.800 kilomètres qui vont de l'Espagne à la Turquie et l'immense front de Russie. Il n'y a certainement pas assez d'hommes pour défendre toutes les fortifications ; mieux, il ne peut y avoir assez de fortifications pour protéger toutes ces étendues.

Il semble donc certain que l'Axe a préféré pour la plus grande partie de la Forteresse recourir à une chaîne d'ouvrages de moindre importance que ceux du « Mur occidental » reliés par intervalles à d'importants réduits ou camps retranchés où les hommes et le matériel peuvent être concentrés. Les transports à l'intérieur de la forteresse doivent donc jouer un grand rôle dans sa défense.

MOBILITÉ DE LA DÉFENSE

En fait, dans la phase initiale de l'assaut, la **mobilité** peut s'avérer être l'épreuve suprême pour le défenseur. Nous avons déjà vu en Sicile les Alliés déjà installés avant que l'ennemi n'ait pu amener des forces suffisantes pour l'empêcher de créer une tête de pont. La difficulté dans laquelle voici peu on tenait le débarquement lui-même prouve bien que ce facteur de la mobilité est vital. L'attaque peut se produire en n'importe quel point, ou en plusieurs points simultanément. Il sera essentiel de transférer rapidement des troupes pour parer à la menace. On conçoit dans ces conditions l'importance du système des transports de part et d'autre. En Sicile, les Alliés ont fait leurs preuves, un an après l'échec de Dieppe. Pour l'Allemagne, c'est le grand problème. Les transports ferroviaires notamment doivent fonctionner à plein rendement. Aussi ne se fait-elle pas faute de s'emparer de toutes les locomotives et de tout le matériel roulant disponible en Europe occupée. Les milieux autorisés français admettent que chaque jour cinq ou six locomotives sont mises hors d'usage par les attaques aériennes britanniques. Une seule escadrille aérienne a inscrit à son palmarès la destruction de 400 locomotives à ce jour, et il faut 60 trains pour transporter une division.

Mais le haut commandement à Berlin n'a pas suffisamment tenu compte de la question des transports ; de là les camps retranchés et les réduits. Ceux-ci ont été établis en Norvège, dans les Pays-Bas, en Bretagne, le long de la côte française de l'Atlantique, et en Grèce. Le Vieux-Port de Marseille a été transformé en une des plus fortes positions de la chaîne. En plus, il y a une « zone réservée » bordant les Pyrénées. Le but de ces ouvrages fortifiés est de réduire les transports au minimum.

A l'abri de ces défenses extérieures existent d'autres réduits plus reculés, la « forteresse allemande ». Des rapports dignes de foi parlent de fortifications le long de l'Aisne en France, aussi bien que de la Meuse jusqu'à Dijon par la voie de Langres. De plus,

UNE BRECHE DANS LA FORTERESSE

La carte ci-dessus représente une vue topographique de l'Italie, avec ses montagnes, ses voies ferrées, ses fleuves et ses principales agglomérations. Comme l'ont annoncé les dépêches, le sud de l'Italie est soumis à un martèlement aérien systématique qui paraît être le prélude à des opérations militaires en territoire italien même. Naples, Reggio, Bari, notamment, et les voies de communications, ont été l'objet de violentes attaques aériennes. La Forteresse Européenne a déjà subi une importante brèche. Par la métropole italienne, celle-ci peut s'élargir de façon extrêmement dangereuse pour l'Axe, mettant ses centres industriels orientaux à la merci des bombardiers alliés.

La décision unilatérale du gouvernement Badoglio de déclarer Rome ville ouverte aura pour conséquence de porter tout le trafic ferroviaire militaire sur les lignes de la côte Est. Celles-ci offrent une cible assez facile et le jour ne paraît pas éloigné où tout le trafic de l'Italie méridionale et centrale sera gravement désorganisé. C'est dans le Nord que les Allemands se sont retranchés. Suivant les agences télégraphiques, ils y seraient déjà au nombre de 400.000. Le bombardement de Milan leur a fait sentir lourdement la présence des Alliés. La ligne du Pô marquerait la limite de la frontière européenne défendue par les nazis en Italie proprement dite.

la ligne Siegfried est toujours intacte. En Grèce, la ligne Metaxas a été renforcée.

OU SE PRODUIRA L'ATTAQUE

Lorsqu'on songe à une attaque contre la forteresse, de nombreux secteurs se présentent à l'esprit, suggérés dans chaque cas par la proximité d'aérodromes permettant des bombardements massifs et où les parachutistes auront un important rôle à jouer. En raison de la proximité des Iles Britanniques, la côte française de la Manche semble indiquée comme un lieu de débarquement, spécialement entre Cherbourg et l'estuaire de la Seine. La Norvège également, mais en tant que diversion. Il faut nommer aussi la côte française de l'Atlantique et la Yougoslavie où les guérillas constituent une douloureuse épine sur le flanc de l'occupant. Enfin, il y a la Grèce.

Les Allemands se donnent toutes les peines du monde pour faire le maximum de publicité autour du renforcement de la Crète. Si cette île était reprise, Salonique offrirait de grandes possibilités à l'assaillant. On se souvient que la dernière guerre mondiale fut pratiquement gagnée quand le maréchal Franchet d'Esperey fit une foudroyante avance le long de la vallée du Vardar, obligea les Bulgares à déposer leurs armes, et poussa sa cavalerie jusqu'aux portes de Budapest. Salonique présente aussi de l'intérêt à cause de la Turquie.

Les Allemands disent souvent maintenant que le problème n'est pas tant de déjouer l'entreprise de débarquement que de gagner la bataille qui s'ensuivra. Cela conduit à penser qu'ils doivent être fortement préoccupés par l'attitude des populations des pays occupés.

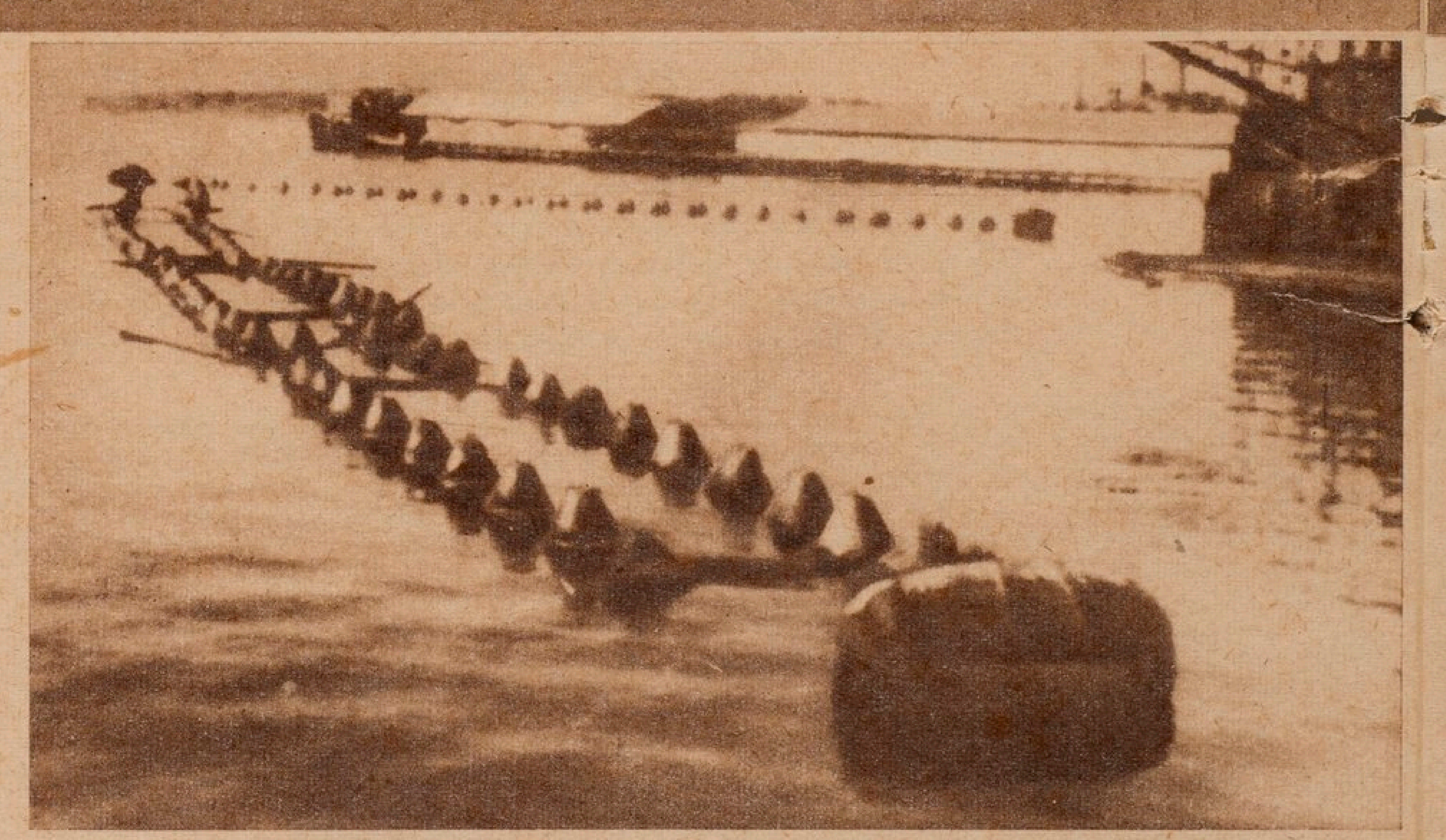
LA CRAINTE DU SABOTAGE

Avec leurs meilleures troupes occupées en Russie et en Italie, les Allemands ont de bonnes raisons de redouter la guerre de guérilla et le sabotage. Si les « groupes de résistance » devaient s'organiser en grandes unités armées dans le cas d'un débarquement, le danger serait grandement accru. Certains observateurs voient dans cette possibilité une raison du transfert en masse vers l'Allemagne des hommes en état de porter des armes. Autrement, ces hommes pourraient subitement grossir les rangs des partisans. Tandis que, une fois qu'ils seront dans la « forteresse allemande », ils pourront servir comme ilotes et, si nécessaire même, comme otages.

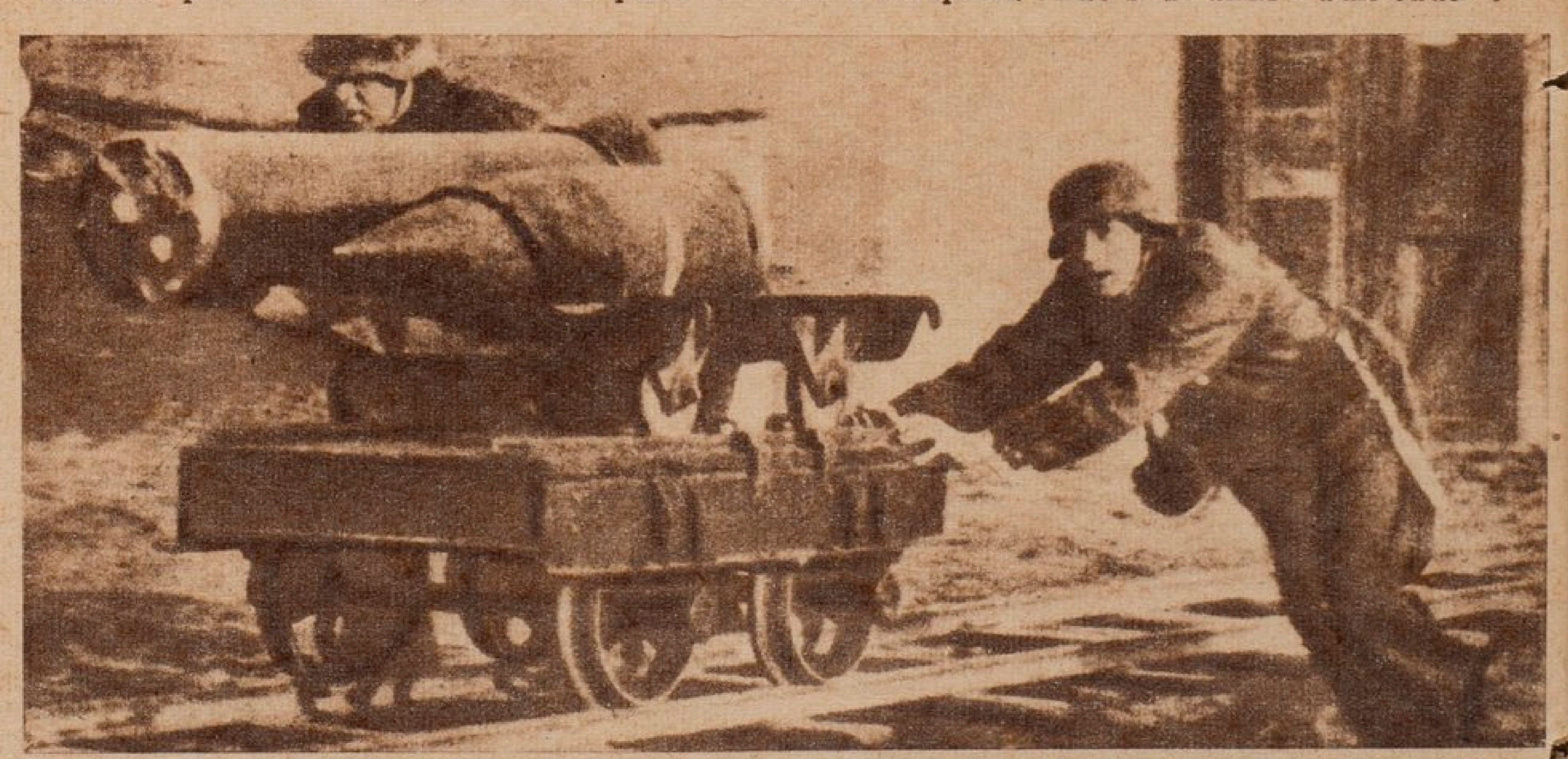
La phase finale de la guerre verra le nazisme combattre pour sa vie même. La question des réserves y jouera un rôle capital. Le facteur final, le facteur le plus important, est celui de la réserve stratégique centrale, qui peut être envoyée en n'importe quelle partie menacée du périmètre de la Forteresse. Cela dépend en grande partie des opérations sur le front soviétique, lesquelles ont atteint une ampleur considérable. Si l'Allemagne pouvait prélever ne serait-ce que 25 divisions du front de l'Est pour les ajouter aux forces défendant la Forteresse, la réserve stratégique serait en fait formidable. Dans le cas contraire, ces forces seraient à peine suffisantes pour remplir leur tâche. La solution idéale, il est à peine besoin de le dire, serait une double invasion, même si un des groupes de débarquements ne devait servir que comme diversion.

L'on estime généralement qu'en plus de quelque 230 divisions allemandes ou satellites engagées sur le front de l'Est, Hitler a approximativement 70 autres divisions stationnées dans les pays occupés et une trentaine en Allemagne même. Jouissant de l'avantage des lignes intérieures, Hitler aurait, en principe, une plus grande mobilité que la force attaquante. Certains experts estiment que les Alliés doivent mettre en ligne, dans le cas d'une invasion en règle, au moins 150 divisions avec un complet équipement.

L'invasion de la Sicile nous a prouvé qu'ils sont à la hauteur des entreprises les plus audacieuses.



Les nazis, craignant une action alliée contre la Norvège, ont jeté des filets contre-torpilles dans le port d'Oslo. Dans tous les ports du littoral européen, l'Axe s'est ainsi « barricadé ».



Le long des côtes européennes, les nazis ont installé des rails destinés aux transports des munitions. Ils comptent ainsi obtenir une plus grande mobilité pour parer aux menaces qui pourraient se produire en plusieurs points à la fois et rejeter l'envahisseur à la mer.

A travers la littérature soviétique

VERS UNE RUSSIE NOUVELLE ?

Dans la revue « The American Mercury », Mlle Vera Alexandrova brosse un tableau d'ensemble de l'évolution de la littérature soviétique depuis la guerre.

Le roman et la nouvelle soviétiques ont échangé leurs personnages conventionnels contre des âmes neuves, plus profondes, plus simples et plus vraies. N'est-ce pas là un symptôme intéressant ? La Russie a changé de masque. Et rien ne nous renseigne mieux sur son visage authentique que les nouvelles œuvres de ses écrivains. Qu'on n'aille donc pas chercher dans de gros traités et des essais à l'allemande ce qu'un conte sans fard nous révèle sur la vie et les sentiments d'un citoyen soviétique en 1943.

La guerre qui emporte des millions de vies humaines et impose au peuple de terribles sacrifices ne peut passer inaperçue dans l'histoire d'une nation réellement vivante.

Certes, ce n'est pas au cours de la guerre, et dès à présent, que les remous psychologiques et sociaux se laisseront apercevoir. Mais déjà on peut supputer, prévoir ce que seront ces remous. Il suffit pour cela de feuilleter quelques-unes des œuvres des poètes et romanciers russes.

Quant à la censure qui règne là-bas, au lieu de nous interdire les sondages psychologiques, elle nous facilite, au contraire, la besogne. En effet, le moindre indice, les détails les plus menus acquièrent, sous un régime de surveillance, une signification qui ne peut qu'attirer l'attention de l'observateur.

Et voici quelques-uns de ces indices que j'ai pu observer en parcourant la production littéraire soviétique depuis l'invasion.

Le communiste cède le pas au Russe

Tout d'abord les personnages, comme je le faisais ressortir plus haut, ne sont plus les mêmes. Le héros communiste a cédé le pas au héros russe tout court. Ce n'est plus le militant qu'on exalte seulement ; et si on l'exalte, on ne le fait pas surtout à cause de sa qualité de militant, mais bien plutôt parce qu'il est russe.

D'autre part, il est moins question dans ces œuvres de la Révolution mondiale, et de thèmes comme celui des réalisations soviétiques dans le domaine de l'industrie. Le sujet favori, c'est le peuple qui se bat, qui souffre en commun et est heureux d'offrir ses sacrifices à la patrie russe.

Il est non moins intéressant d'observer le nouvel état d'esprit de l'« intelligentzia » soviétique. Celle-ci, composée en grande partie de jeunes gens qui n'ont connu que le régime communiste, ne réalisait pas que la Russie, telle que l'ont laissée Lénine et ses disciples, pût être un jour menacée d'un danger extérieur. Aussi, les romans « patriotiques » ou d'aventures représentaient-ils toujours l'ennemi comme très éloigné. Et si des combats avaient lieu, ils se déroulaient dans de vagues régions écartées. On y voyait le soldat qui monte la garde à la frontière, défendre invariablement avec succès le « sol sacré » ; cependant qu'au cœur de la Russie, les citoyens-camarades vivaient à l'abri de la bataille, dans la sécurité des cités et la paix du travail.

L'héroïsme des soldats tissait autour d'eux une ceinture de protection qui maintenait leur moral et sauvegardait leurs illusions.

La guerre provoque un choc psychologique

Et soudain, un beau jour, la guerre, l'ennemi montant à l'assaut de la frontière, l'enfonçant et envahissant d'immenses territoires, soumettant à son joug des millions de Russes.

Le choc psychologique fut grand. La Russie réagit, mobilisa sa jeunesse qui grossit les rangs de l'Armée Rouge. Le contact s'établit tout d'un coup avec l'extérieur. La science soviétique, la technique soviétique, eurent à rencontrer une autre technique, une autre science avec lesquelles il s'agissait de rivaliser. Certaines illusions se dissipèrent. Médecins, ingénieurs, fonctionnaires eurent affaire aux masses humaines dans la nudité de leur être brut. Et les intellectuels-soldats comprirent le paysan, touchèrent du doigt ses plaies, partagèrent sa vie.

C'est ce qui fit écrire à Boris Lavreuiov, dans un conte intitulé « Portrait » : « **Alors que nous montions vers les lignes, nous vîmes beaucoup de misère, beaucoup de regards qui nous adressaient leur reproche. Et nous avons appris à comprendre le peuple rien qu'en lisant dans les yeux des paysans.** » Cette phrase, on peut la retrouver en substance dans chaque livre qui s'écrit en U.R.S.S. depuis 1941.

Mais quel est le sentiment que la jeunesse soviétique a gardé de ce contact avec le paysan et ses misères ?

C'est Constantin Simonov qui nous le dira dans ses ballades, écrites à la veille et au lendemain de la guerre. « **J'aime la terre et le simple peuple qui la foule et vit d'elle. Car ma patrie n'est pas une contrée où s'élèvent seulement des cités. Elle est, aussi, ces villages où vivaient nos pères, où ils moururent pour être enterrés sous une humble croix.** »

Aujourd'hui, Simonov, qui longtemps attira la méfiance officielle, est devenu le poète des soldats. Le secret de sa réussite résiderait dans le fait que ses vers ne touchent pas à la politique et évoquent ce que tout homme chérit le plus : le sol.

Évolution des écrivains soviétiques

Simonov a entraîné dans sa suite d'autres écrivains, d'autres poètes, et notamment Alexci Durkov, lequel chante dans un poème : « **Dans la nuit et l'ombre, nous portons haut la flamme éternelle de la foi en notre Russie et son peuple.** »

Or Durkov est entré dans les lettres soviétiques par la porte de la guerre civile. Son ambition première était de devenir « le soldat inconnu de la Révolution Universelle », en célébrant la lutte des classes et les usines qui transformeront l'aspect du monde.

Mais le voici qui chante, au lieu de la haine, la fraternité de tous ceux qui n'ont pas cessé de croire à la destinée de leur pays — ce qui veut dire qu'il met au second plan la lutte fratricide des « prolétaires » contre les « capitalistes ».

Mikhaïl Swetlov est un autre exemple de ce revirement. Lui aussi a choisi des thèmes ruraux pour ses poèmes qu'il anime parfois du souffle d'une petite paysanne qui va, à travers la plaine russe désolée, par la neige. Et il la décrit, sa petite paysanne, faible et même fermant les yeux contre le vent, mais toujours courageuse et comme dominant de son courage l'immensité de l'espace.

Les nouveaux héros : des paysans russes...

Parmi les grands prosateurs russes, qui ne connaît Foédor Gladkov, l'auteur de « Ciment » ? Durant plus de 20 ans il n'avait cessé d'écrire pour le parti, sur le prolétariat et les idéaux communistes. On se rappelle son roman-fleuve « Energie », épopée de la construction de la grande usine hydro-électrique de Dniépropetsroy.

Or n'a-t-il pas été secoué en apprenant que Dniépropetsroy et son immense station d'énergie électrique ont sauté lors de la retraite de l'Armée Rouge ? Sans doute aucun, Gladkov a-t-il ressenti le choc de cet événement. Aussi, médite-t-il aujourd'hui sur son œuvre, en vivant parmi les paysans de la terre russe. Il a renoncé aux personnages stéréotypés, conventionnels de ses anciens romans, pour les remplacer par des êtres vrais et simples — des paysans de Russie. Témoin, cette nouvelle qu'il vient d'écrire. C'est le récit authentique d'après lui d'un fait qui s'est passé dans un village russe occupé.

Un jeune garçon, prisonnier des Allemands, demande à un officier nazi de lui permettre d'aller faire voler ses pigeons avant d'être exécuté. L'officier, touché par le jeune âge de l'adolescent, le laissa partir, convaincu qu'il ne reviendrait plus. Mais, quelques minutes plus tard, l'enfant revint, et comme l'officier s'étonnait, le petit Russe lui répondit en se tournant vers deux vieillards qui allaient être abattus par le peloton d'exécution : « Je ne vous laisserai pas tuer mes grands-parents sans moi ! »

Lyev Kassil a raconté l'histoire touchante de « l'homme absent ».

Le récit se place dans un hôpital où un soldat de l'Armée Rouge décoré pour son héroïsme déclare que ce n'est pas lui qui a accompli l'acte courageux pour lequel il fut récompensé. C'est un autre, un petit garçon de ferme qui a mérité de la patrie.

Et cet aveu, cet anonymat du véritable héros, émeut les présents, généraux, officiers supérieurs, qui se mettent au garde-à-vous pour rendre hommage à l'absent.

L'accent de ces récits, romans, nouvelles, contes est toujours sincère, jamais apprêté. Il fait sentir, selon l'expression d'un jeune romancier soviétique, que la Russie existe avant le communisme, que le peuple russe demeure un peuple de haut moral et de grandes vertus.

Et voici encore un thème. C'est celui d'une nouvelle de Paul Nilin : c'est une vieille femme en présence de son petit-fils qui s'est engagé comme volontaire aux heures sombres où Moscou était menacé. La grand'mère décrépite sait que Hitler ne fait point de quartier aux volontaires soviétiques. Elle est prise de peur et manifeste son inquiétude. L'adolescent lui demande si elle préférerait le voir s'enfuir. Et elle lui répond : « Grâce à Dieu, nous sommes encore des Russes, nous ne pouvons abandonner notre sol. »

Dans la même nouvelle, on nous raconte aussi l'histoire de la vieille tante Vera qui accompagne les troupes jusqu'aux portes de Moscou et recommande aux soldats d'embrasser pour elle le jeune volontaire, son neveu. « **Je vous bénis,** leur dit-elle, **quoique vous puissiez être des mécréants... Allez, moi je crois en Dieu et je suis sûre qu'Il veillera sur vous.** »

Le nouvel esprit au théâtre

Le nouvel esprit a gagné aussi le théâtre qui est, des genres littéraires, le plus populaire. « L'Invasion », drame de Léonid Léonov, porte sur la scène l'histoire d'une famille « non conformiste » par rapport au régime. C'est celle du médecin Talanov, un idéaliste à la manière des intellectuels bourgeois. Mais Talanov n'a pas voulu fuir devant l'envahisseur, car il pense qu'il pourrait être utile à ses concitoyens. Son fils Fiodr a fait trois ans de prison pour crime passionnel. Lui aussi est un non-conformiste, un opposant.

Et il manifeste si ouvertement son mécontentement que sa famille a peur qu'il ne passe à l'ennemi. Ces craintes ne sont pourtant pas justifiées. On s'en apercevra d'ailleurs bien lorsque Fiodr se battra contre les Allemands et témoignera héroïquement de sa haine pour eux.

Andréi, le seul personnage communiste de la pièce, en apprenant les sentiments du vieillard, a des remords ; il pense qu'il aurait pu s'ouvrir plus tôt à Talanov, pour essayer de le gagner à la cause. Et il s'exclame : « Il y a tellement de bonnes gens comme vous dans notre pays ! Et dire que si nous ne les avons pas encore acquis à nos idées, c'est parce que nous avions oublié qu'il ne sert à rien d'être toujours dur et sévère. »

Puis nous voyons Fiodr s'engager comme volontaire dans une unité de partisans russes. Il accomplit d'admirables exploits qui sont tous attribués à Andréi, le communiste. Un jour, cependant, Fiodr est fait prisonnier par les Allemands. Ceux-ci le prennent pour Andréi, le chef, qu'ils recherchaient et dont ils veulent se venger.

Le jeune volontaire les laisse croire qu'il est leur homme. Et il se sacrifie sans que personne comprenne pourquoi. Avant de mourir, il prononce cependant quelques mots : « **J'ai sauvé bien des vies. Je ne réclame pas de récompense.** » Et il est exécuté sans s'être converti au communisme.

Léonov a écrit d'autres pièces tournant autour du même leitmotiv. Dans « Le voleur », c'est un ancien communiste, un renégat, parce que désillusionné par le régime qui déclare : « **Je demeure, quand même, l'un d'eux. Je me ferais tuer par eux. Mais je n'accepterai jamais d'espionner en regardant par les trous des serrures...** »

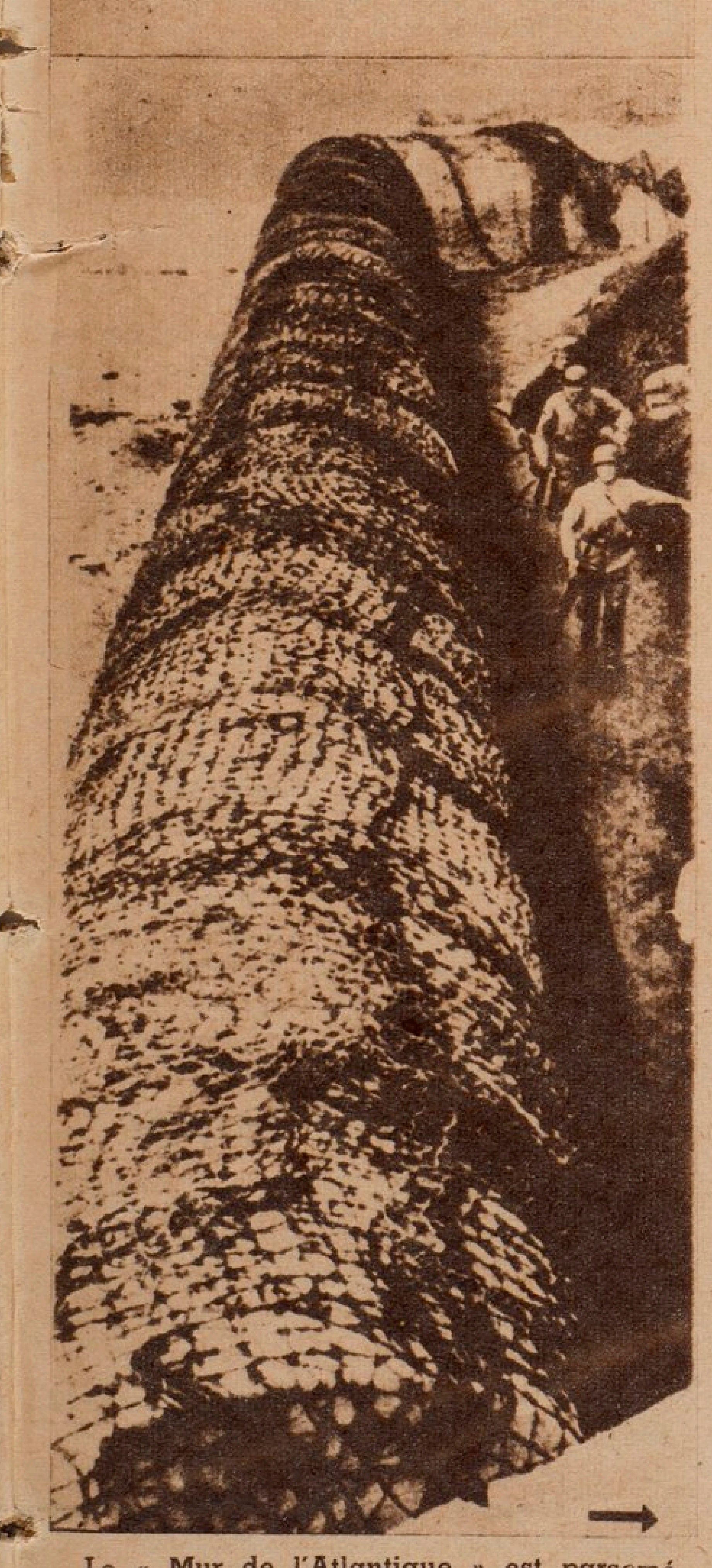
De tels dénouements sont assez fréquents chez Léonov. Toutefois, dans les dernières pièces de cet auteur, on remarque que bien souvent le héros non conformiste meurt sans être converti. Mais il meurt en Russe...

Et c'est suffisant pour nous renseigner sur le moral qui règne actuellement au pays de Staline.

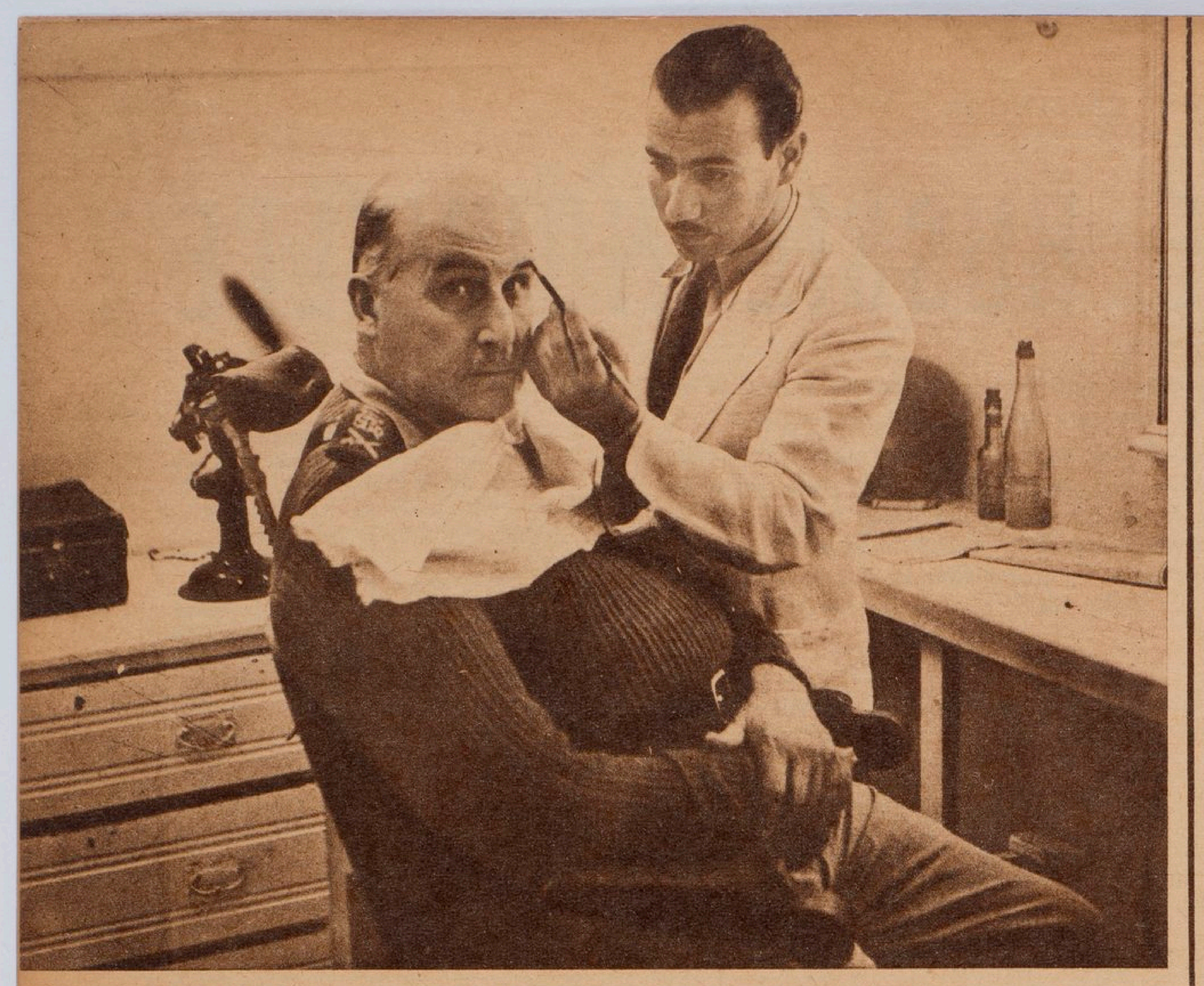
Une lettre pour vous...

IMAGES ouvre pour vous une nouvelle rubrique où sera analysé chaque semaine tout problème humain d'intérêt général. Ecrivez-nous en toute confiance. Soumettez-nous votre cas, et nous nous efforcerons d'y répondre de notre mieux afin que chaque numéro d'IMAGES contienne une LETTRE POUR VOUS.

Dans le cas d'une action contre les Balkans, le fait que les ports italiens du littoral oriental soient si exposés aux bombardements alliés est de nature à entraver sérieusement l'envoi de renforts axistes dans cette partie de l'Europe, par voie de mer. Les troupes qui viendraient par l'Autriche surchargeraient encore les lignes de chemins de fer qui sont déjà très congestionnées.



Le « Mur de l'Atlantique » est parsemé tout au long d'énormes pièges à tanks en acier et béton du genre ci-dessus.

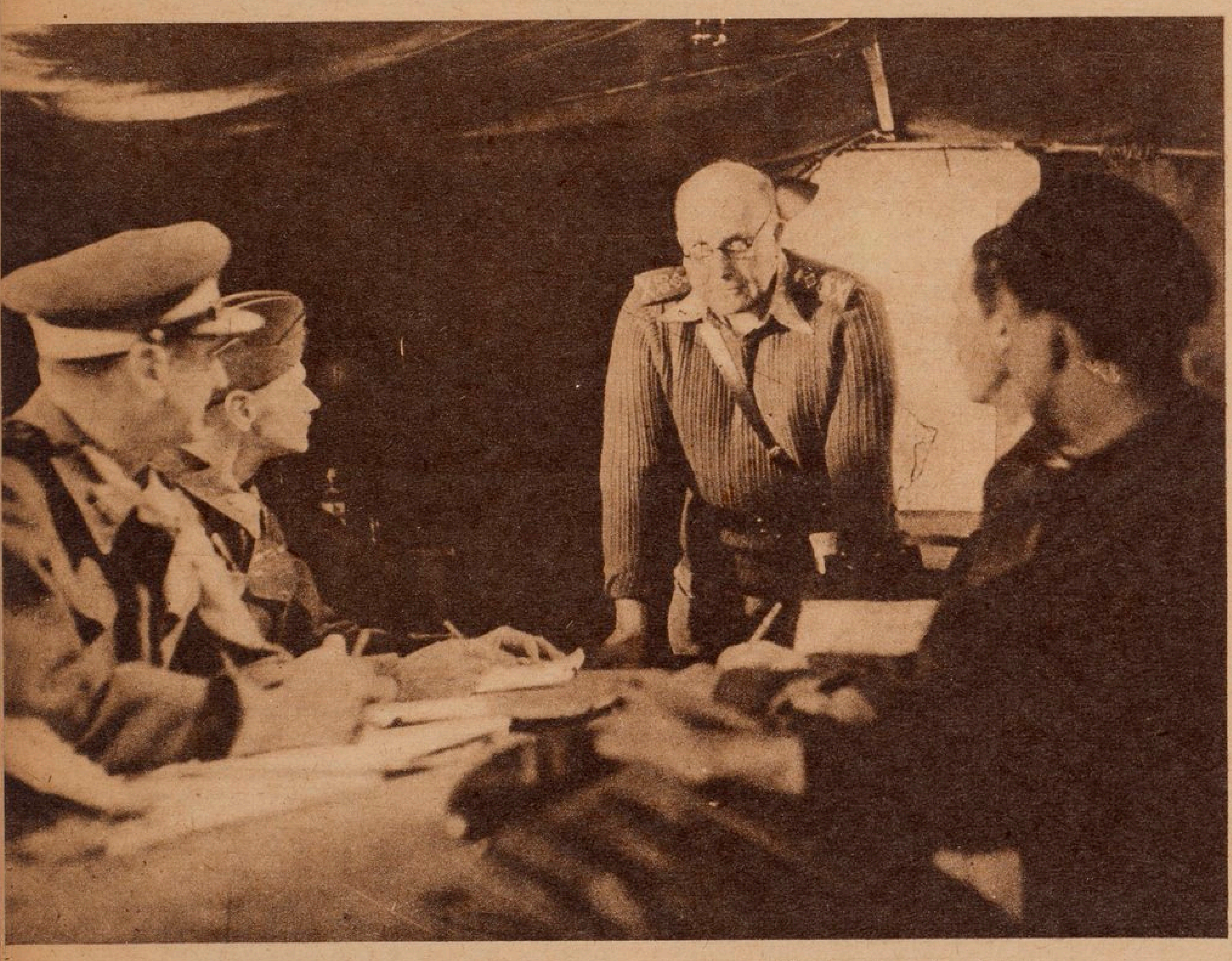


Le général Wilson passe par le maquilleur avant de paraître devant la caméra.

LE GENERAL WILSON
fait du cinéma

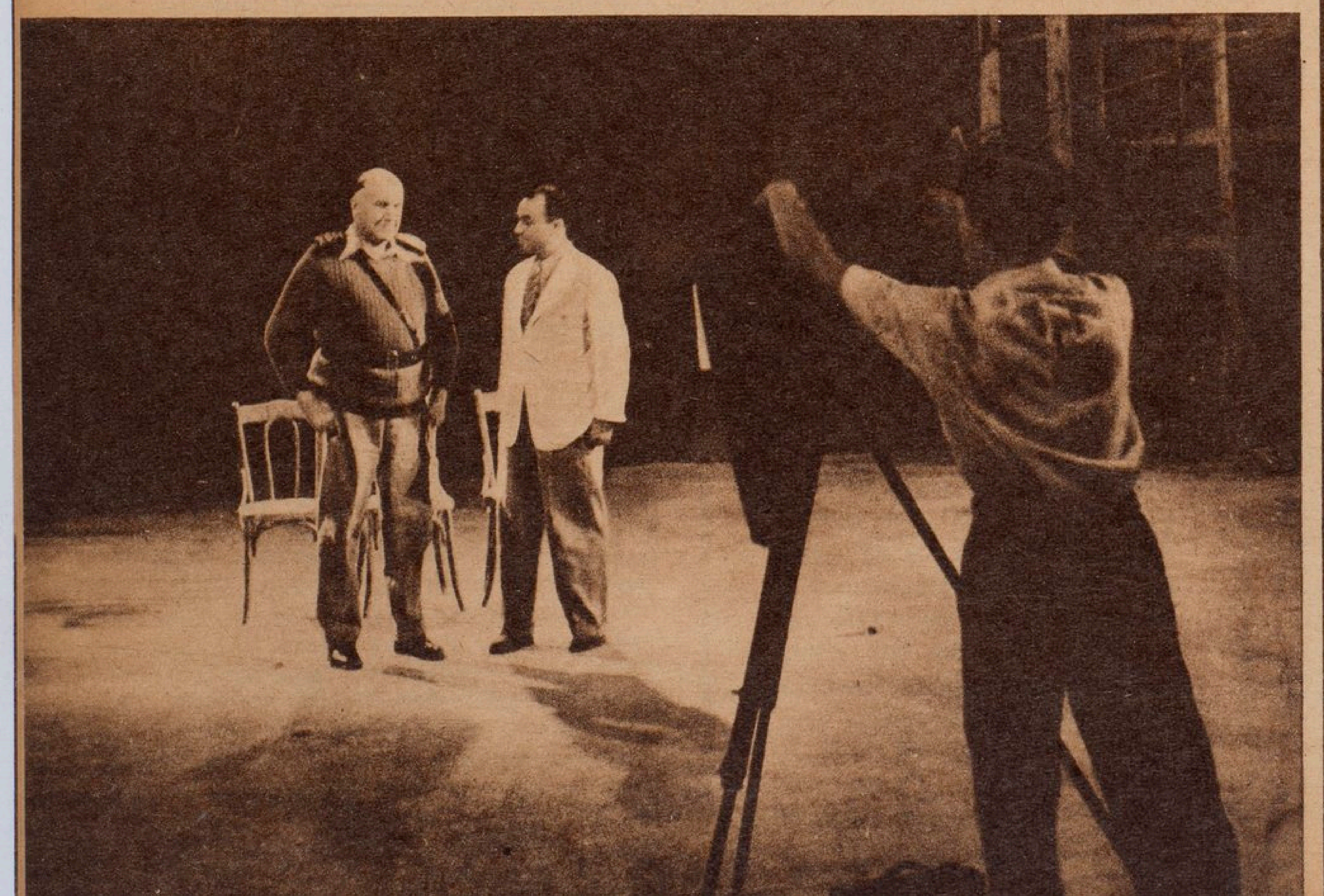
Le service cinématographique et photographique militaire a récemment commencé à tourner un film à court métrage sur le déblaiement des mines. Ce film cherche à décrire aussi minutieusement que possible les plans et les opérations qui interviennent pour ouvrir un passage à travers les champs de mines ennemis.

Le général Sir H.M. Wilson, commandant en chef des forces du Moyen-Orient, a bien voulu coopérer à cette réalisation en acceptant de figurer lui-même et en illustrant l'élaboration des plans au G.Q.G. de bataille. Ces photos montrent le général dans ses débuts d'acteur.



Délibération du haut commandement, pour l'élaboration de plans.

Le général pose pour son photographe, entre deux prises de vues. L'occasion est bonne.



Les ALLEMANDS

OUI, dit Lord Vansittart, ancien conseiller diplomatique en chef du ministère des Affaires Etrangères et créateur d'une politique étrangère vigoureuse : le Vansittartisme.

L'on me demande de répondre à la minorité battue de la récente Conférence du Labour Party sur le sujet « Devons-nous accuser le peuple allemand tout entier ? » La minorité semble avoir accepté sa défaite de mauvais gré. Les Allemands, eux aussi, sont de mauvais perdants.

Si par « le peuple allemand tout entier », nous entendons tous les Allemands sans exception, la réponse est évidemment « *non* ». Mais ce serait jouer sur les mots. Nous ne voulons dire par là que « l'immense majorité du peuple allemand », visée dans la contre-résolution, portée par une grande et sage majorité de votants. « L'immense majorité » aurait pu très bien éviter ces deux guerres mondiales allemandes, au lieu de s'y jeter. Il a fallu quatre ans au monde civilisé pour battre la nation allemande en 1914-18. Il faudra à la civilisation plus de temps maintenant. Pourquoi ? Parce que la nation allemande est plus unie aujourd'hui, et non pas moins, et parce que Hitler représente mieux le peuple allemand que le Kaiser vaniteux et mondain. L'ancienne armée impériale se serait effondrée après deux campagnes d'hiver en Russie. Les Allemands des jours de l'Empire n'auraient pu supporter les bombardements d'aujourd'hui. Ils étaient moins durs, moins fanatiques, moins avides que le peuple de l'Allemagne de Hitler.

LE VANSITTARTISME

Le Vansittartisme retient deux faits essentiels et nécessaires :

a) d'autres nations ont progressé éthiquement et politiquement ;

b) l'Allemagne n'a pu le faire, parce qu'elle a reçu une fausse éducation systématique depuis 150 ans.

Dès 1866, l'on disait en Allemagne : « La bataille de Sadowa a été gagnée par les professeurs d'école. » Aujourd'hui, 35 pour cent des nazis importants étaient des professeurs d'école élémentaire. Quels étaient les élèves ? Le peuple allemand. L'on fabrique l'intellect à la chaîne en Allemagne. La nation a, en conséquence, reculé, et non progressé.

Les millions d'hommes qui composent son armée ont été plus cruels que dans la dernière guerre : et l'on n'a pas élevé un mot de protestation dans les églises ou chez les démocrates allemands. Tous les Allemands, de la Gauche à la Droite, ont proclamé que l' « armée » allemande et le « peuple » allemand ne font qu'un, et sur ce point — sur ce point seulement — je suis d'accord avec les Allemands. Le militarisme dans toute l'acception du terme, et non le nazisme, est notre véritable ennemi ; l'âme du peuple allemand a été militarisée. C'est pourquoi la réintroduction de la conscription a été acclamée avec délire par la majorité des mères allemandes. Elles élèvent vraiment leurs enfants en soldats ; et l'affaire des soldats allemands est de se battre. L'accroissement du militarisme et de tous ses appétits honteux a conduit le peuple allemand à son état actuel.

Il n'est pas possible, même en Allemagne, de livrer une guerre terrible, répétée et soutenue, contre la volonté d'une majorité hostile.

POURQUOI DEUX GUERRES ?

Pourquoi est-il nécessaire, après quatre ans de la seconde guerre mondiale allemande, de répéter ces choses évidentes ? La réponse est que les faibles ont longtemps eu la prépondérance en Angleterre. Le « chœur des faibles » est, en gros, réactionnaire, bien qu'il se manifeste dans le parti que H.G. Wells appelle la Gauche pro-allemande. Car le véritable réactionnaire est celui qui voudrait remonter le cours du temps, en donnant toujours à l'Allemagne une autre chance de rompre le travail de la civilisation.

M. Aneurin Bevan fulminait récemment contre la « détestable doctrine du Vansittartisme ». Je réponds que, dans ce sens élargi, lui et ses associés sont des réactionnaires ; ils confondent le diagnostic et la cure. Mon diagnostic de la maladie du peuple allemand demeure vrai. Ma cure est humaine. Je l'ai définie en quatre mots : greniers pleins, arsenaux vides.

Il est inutile de voir les événements à travers les lunettes d'un parti. J'en ditiens les preuves. Quand Hitler vint au pouvoir, je fis remarquer que la seconde guerre mondiale du peuple allemand était doublement sûre, et je prédis l'année même où le peuple allemand se prêterait de nouveau à l'aventure. J'ai pu être précis, non parce que je connaissais les Nazis — tout le monde aurait pu le faire — mais parce que je connaissais les Allemands.

Regardons les faits à nouveau : la Gauche allemande représente le peuple allemand, et pourtant, dès 1885, Protot, ex-délégué à la Justice de la Commune, dénonçait dans les socialistes allemands les champions du militarisme. En 1892, Caprivi notait que dans la plupart des « social-démocrates, vous trouverez de petits militaristes ». Bebel, leur chef, confirmait cela. « Même la social-démocratie d'aujourd'hui est une école préparatoire de militarisme. » C'est pourquoi les social-démocrates entrèrent comme un seul homme dans la guerre de 1914. Ils auraient pu l'arrêter aisément, par une grève générale, comme le « chœur des faibles » l'espérait. Mais ils ne l'ont pas fait.

AVANT HITLER

La social-démocratie allemande devint réactionnaire sous la République de Weimar. Ils empêchèrent les pays neutres, par le chantage, de révéler les atrocités commises par les Allemands. Ils jouèrent les Russes, leur faisant croire à « la paix sans annexions ni indemnités », et les amenèrent à signer la paix de Brest-Litovsk, par laquelle cinquante-six millions de Russes furent annexés, avec presque tout le charbon et le fer de la Russie. Ils furent plus féroces au traité de Bucarest, où ils voulaient prendre la Roumanie tout entière, pour augmenter le standard de vie de leurs masses au détriment des nations esclaves. L'idée de peuple maître, le « Herrenvolk », a toujours séduit la nation allemande.

C'est Ebert, le président socialiste, qui inventa le mythe de l'Allemagne invaincue. Ce sont les camarades Ebert, Noske et Scheidemann qui avouèrent qu'ils ne voulaient pas de révolution, qui initièrent le mouvement de remilitarisation. Les socialistes allemands n'eurent pas de remords après l'autre guerre, ils regrettaient seulement de l'avoir perdue. Au premier Congrès des syndicats ouvriers à Amsterdam, les délégués allemands apparurent aussi arrogants que jamais. Loin de s'opposer au national-socialisme, les trade-unions allemands participaient aux démonstrations de Hitler du 1er mai 1933, et le 17, la Gauche allemande votait pour la politique étrangère de Hitler, sachant bien ce que cela signifiait. Entre mai 1924 et mars 1933, le parti national-socialiste rallia de 6,54 à 43,9 % des voix en Allemagne.

LA LEÇON INCOMPRISE

Que faisaient les Allemands quand Hitler préparait cette guerre en fabriquant des armes ? Chaque travailleur allemand savait ce qui se préparait, et aucun d'eux n'a réagi.

« Les Allemands, dit le professeur Jessop, n'apprirent aucune leçon qui pût faire d'eux de bons Européens. Là est la tragédie de l'Europe et de l'Allemagne, le terrain psychologique de cette guerre, la faillite de l'Allemagne à dégager, de sa terrible défaite, l'essence d'une prévoyance morale ou d'un bon sens politique. »

sont-ils RESPONSABLES?

Doit-on distinguer les Nazis des Allemands ? La nation allemande est-elle responsable des crimes de ses leaders ? Ou faut-il faire confiance à « une autre Allemagne », qui prendrait un jour sa place dans une Europe apaisée ? La réponse à ces questions dictera l'attitude des forces d'invasion, quand elles descendront en Europe. Elle réglera les plans des négociations pour la paix, en vue d'éviter l'horrible catastrophe d'une autre guerre.

NON, dit Aneurin Bevan, fils d'un mineur, membre de la Chambre des Communes britannique pour Ebb, et publiciste éminent du Labour Party.

On nous dit que les Nazis représentent les Allemands, et que le comportement des Nazis durant les dix années de pouvoir en Allemagne correspond à la disposition générale et à l'histoire du peuple allemand. De là, on infère que la masse du peuple allemand doit être tenue pour responsable, autant que les gangsters nazis. Mais toute tentative de distinguer entre les bons et les mauvais Allemands trouvera à peine quelques Allemands du bon côté, et notre politique future envers l'Allemagne doit être guidée par ce fait. Telle est, dans son expression modérée, la doctrine du Vansittartisme.

Il est curieux qu'un homme de l'expérience, de la culture et de la personnalité de Lord Vansittart puisse commettre une telle erreur. Mais, sans doute, la culture n'a rien à voir avec ces erreurs politiques.

Je me souviens que Dean Inge disait, il y a quelques années, que les Grecs modernes n'avaient aucune ressemblance avec les anciens Grecs. Il décrivait ceux-là comme le « creuset ethnologique de l'Europe ». Il affirmait que l'on ne pouvait attendre rien d'héroïque d'eux. Il a suffi de quelques années pour montrer que ce « creuset du Levant » détenait les mêmes réserves de courage et de valeur que la Grèce antique.

Cette tendance à faire des généralisations hâtives à propos de nations est d'habitude le fait d'un ignorantisme total. Mais les gens instruits professent parfois la même opinion avec plus de science. L'on n'a pas oublié l'affirmation suivant laquelle les Russes sont des rêveurs, des poètes et des visionnaires, et qu'ils ne sauraient jamais s'emparer des secrets de la mécanique. Hitler a été dupe — comme Lord Vansittart — de ses propres théories raciales, et ses soldats en ont payé le prix devant Stalingrad. Il y a quelques années, l'on nous a dit que les Japonais feraient de mauvais pilotes, à cause d'un défaut particulier de leur système nerveux. Pearl Harbour a fait justice de ce préjugé. Il était courant, il y a quelque temps, de parler avec dérision des qualités combattives des Italiens. Mais le général Freyberg, V.C., nous dit que dans les derniers moments de la campagne tunisienne, ils se sont battus mieux que les Allemands. Ces exemples ne mettront malheureusement pas fin aux généralisations faciles.

UNE SOMBRE DOCTRINE

Si nous acceptons les raisonnements qu'affectionnent les Vansittartistes, les conclusions en seraient désolantes. Le fascisme allemand est expliqué par les qualités particulières et sinistres du peuple allemand ; le fascisme italien, par celles du peuple italien. Cette « conception de l'histoire en flot de sang » fait un cauchemar de tout essai de parvenir à une solution intelligente des difficultés sociales et politiques de notre temps. Elle substitue la haine à la poursuite humaine des remèdes rationnels.

Il n'est pas surprenant que le Vansittartisme soit tellement en vogue dans certains milieux, car, bien que je croie Lord Vansittart victime de ses illusions, cela permet à certaines personnes de rendre populaire l'idée que la guerre est le produit des caractéristiques particulières au peuple allemand. Cela sert à distraire leur esprit, d'autres explications qui pourraient diminuer leur pouvoir et leurs privilèges, si elles s'emparaient du peuple.

Supposez, par exemple, que nous considérions la guerre comme le résultat de défauts d'ajustement économiques, sociaux et politiques, et non comme des qualités immuables pour lesquelles aucun remède ne peut être trouvé hors de la chambre d'exécution ? L'anarchie économique conduisant au chômage en masse, les défauts de la machine politique, le refus des possibilités d'éducation et la suprématie de l'état souverain, tout cela est susceptible de changement et est à la portée d'un effort politique organisé.

Mais beaucoup de personnes souffriraient dans leur situation, leur richesse et leur pouvoir, si ces changements étaient effectués. Si la masse était convaincue que la conduite sociale naît de la machine sociale, et non de notre histoire ancienne, de la forme de nos têtes ou de la couleur de nos peaux, peut-être que l'homme de la rue voudrait apporter des changements dans cette machine.

Ce sont les mêmes qui disent que les quartiers insalubres sont dus aux habitants de ces quartiers et qu'il est inutile d'essayer de changer leur nature.

CE QUE PENSE HITLER

Il est un témoin à décharge que je veux faire entendre : c'est Hitler lui-même. Quand il partit pour la conquête du monde, que fit-il ? Il prévint une opposition du peuple allemand. Il savait qu'il ne pouvait lui faire confiance, ni supposer qu'il le suivrait jusqu'au bout, s'il avait la possibilité d'en sortir.

Son premier acte fut de lui enlever le droit de parole. Il n'en aurait pas eu besoin, si ce peuple était aussi mauvais que Lord Vansittart le dit. Il se serait prêté entièrement à ses buts et les institutions qui ont servi le régime social-démocrate l'auraient aussi bien servi.

Mais Hitler savait qu'il serait répudié par la grande masse du peuple allemand. Il le savait, car les votes en sa faveur aux élections avaient déjà commencé à le dévoiler. Même après la manœuvre de l'incendie du Reichstag et la suppression des organisations des partis de Gauche, il ne parvint pas à obtenir une grande majorité.

Il supprima les syndicats et confisca leurs fonds. Il dissout tous les partis d'opposition et assassina tous les opposants. Il brûla les livres parlant de saine politique, suborna la presse et interdit d'écouter la radio étrangère. Il réussit grâce à la propagande diabolique du Dr Gœbbels. Et ce n'est pas facile de résister à une mitrailleuse quand vous n'avez que vos mains pour vous protéger.

Mais la première victime des Nazis fut l'Allemand moyen. Quand il perdit sa liberté, la nôtre fut en danger immédiat, car, à moins que la liberté n'existe partout, l'on n'est en sécurité nulle part.

Il n'y a qu'un seul homme qui pourrait éduquer un mauvais Allemand, et cet homme est un bon Allemand.

(D'après « Picture Post »)

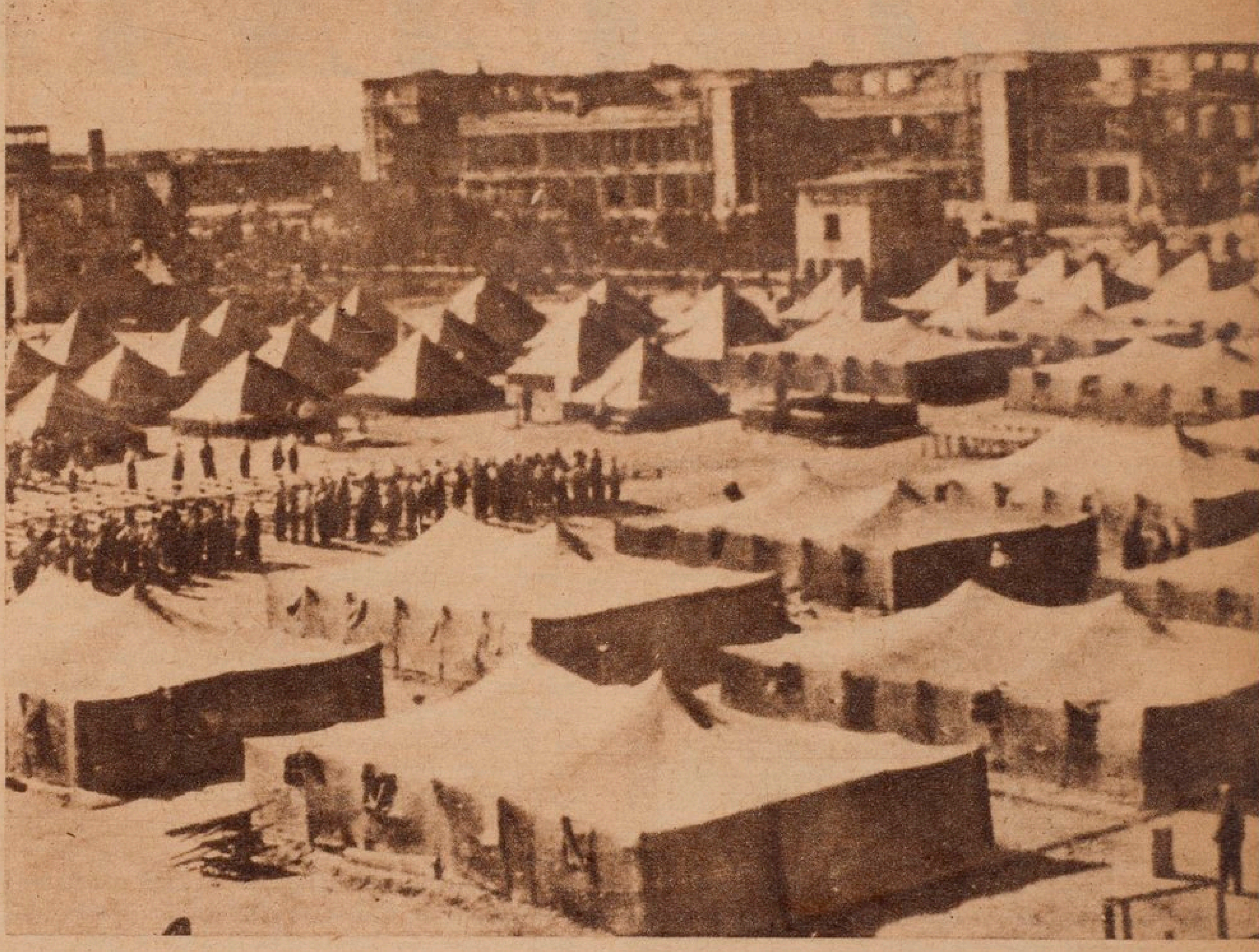


Des avions de reconnaissance russes lâchent des bombes sur un sous-marin allemand.

LES SOLDATS ROUGES

libèrent les territoires occupés

En plein effort de guerre, les Russes réparent leurs blessures. La reconstruction de Stalingrad se poursuit à toute vitesse. En même temps que la guerre, l'admirable peuple russe fait la paix. Pour la guerre et la paix, il combat dans les villes, dans les champs, dans les airs. Les photos ci-contre témoignent de ce magnifique effort. C'est une double épopée. Les villes éprouvées sont peuplées de tentes qu'habitent des ouvriers travaillant d'arrache-pied. L'arrière participe à la guerre aussi héroïquement que les troupes du front.



La ville de Stalingrad, peuplée de tentes, est en train d'être rapidement restaurée.

Des soldats procèdent à une installation téléphonique vers un poste de commandement.





Le Canada, trait d'union du monde anglo-américain. L'on voit ci-dessus (de gauche à droite) MM. Mackenzie King, Roosevelt et Churchill entourés de quelques chefs militaires qui prirent part aux conversations de Québec. Les chefs anglo-saxons ont travaillé sans répit.

LE CANADA

trait d'union du monde anglo-américain

La Conférence de Québec, qui a pris fin cette semaine, et la participation glorieuse des troupes canadiennes à l'invasion de la Sicile viennent, encore une fois, de mettre en relief le double rôle politique et militaire qui est celui du grand Dominion nord-américain depuis 1940.

« Le Canada, notre allié », disent les Américains. Et les Anglais l'appellent « Le Canada, notre arsenal ». C'est que les uns et les autres lui doivent beaucoup.

Les Etats-Unis, depuis l'ouverture des hostilités, et plus particulièrement depuis la défaite française, eurent à envisager la possibilité d'une invasion du continent américain par le Canada. A égale distance de l'Allemagne et du Japon, l'immense Dominion britannique semblait se prêter trop facilement à la stratégie de Berlin et de Tokio ; et par le fait même, l'Alaska, forteresse avancée du Continent, se voyait compromise.

Au surplus, certains ports canadiens étaient indispensables à la défense commune du Continent. Les Etats-Unis ne pouvaient, sans grand risque, renoncer à en faire, le cas échéant, des bases avancées pour leur flotte et leurs forces aériennes.

Quant à la Grande-Bretagne, le Canada représentait pour elle, après la défaite de la France, une planche de salut jetée en plein océan. Le développement relatif de son industrie et son voisinage avec les Etats-Unis, la valeur de ses soldats qui s'étaient admirablement comportés durant la guerre de 1914-1918, son éloignement qui le mettait à l'abri de la Luftwaffe, ses vastes espaces propices à la construction d'aérodromes modernes ; tous ces facteurs déterminèrent Londres à tirer du Dominion le meilleur parti possible, et l'on peut dire que, dans une large mesure, le Canada a été pour la Grande-Bretagne ce que l'Afrique du Nord a été et continue d'être pour la France, son principal point d'appui.

Il a fallu aux gouvernements de Londres et de Washington la collaboration de deux Canadiens, deux esprits d'envergure pour faire du Canada ce qu'il est présentement.

Ces deux hommes s'appellent Mackenzie King et Andrew Mac-Naughton.

M. MACKENZIE KING

William Lyon Mackenzie King est, depuis 1919, le leader du parti libéral canadien. C'est un homme à l'esprit extrêmement ouvert et souple. Il fit ses études à l'Université de Chicago et à Harvard. Il se trouvait déjà à la tête du gouvernement d'Ottawa lorsque le conflit éclata. Le 9 septembre, le Dominion déclara la guerre à l'Allemagne en tant qu'Etat souverain et indépendant. Bien que sa population soit comme celle des Etats-Unis assez hétérogène (11 millions d'habitants dont trois et demi de Français, un million d'Irlandais, 500.000 Allemands, 300.000 Ukrainiens et 150.000 Italiens) et que certains de ses éléments fussent partisans de la neutralité, la décision du 9 septembre n'y fut pas mal accueillie.

Les quatre premiers mois de la guerre, 50.000 jeunes volontaires se firent inscrire dans les centres de recrutement. Dans les usines, les machines commençaient à tourner pour les besoins militaires. Une censure — quelque peu rigoureuse — fut établie sur la presse. Dans l'ensemble, le Canada, comme les autres parties de l'Empire britannique, se rangeait loyalement aux côtés de la mère-patrie et fournissait déjà un effort de guerre bien supérieur à la contribution qu'il avait accordée aux Alliés en 1918...

Mais neuf mois après la déclaration de la guerre, la France s'effondrait. L'Angleterre et le continent américain étaient menacés d'invasion. Il fallait à tout prix sauver la mère-patrie et, avec elle, l'Empire tout entier. Et il importait aussi, pour parer à la menace qui pesait sur l'Amérique elle-même, que le Dominion resserrât ses liens avec le gouvernement de Washington et établît avec lui un plan de défense commune. Des bases navales et aériennes furent accordées en territoire canadien aux Etats-Unis ; un projet de route reliant Washington à l'Alaska fut établi afin de faciliter la défense du Continent. Un comité mixte fut formé pour discuter des intérêts communs. M. King se concerta avec M. Roosevelt plus d'une fois.

L'ARSENAL DE L'ANGLETERRE

D'autre part, le Canada devint vite un arsenal. Ses industries, agrandies, renouvelées, transformées, se mirent tout de suite à fabriquer des munitions. Elles produisirent, et continuent à produire tous les jours davantage, des canons de tout calibre, des automobiles, des camions, des tanks, des avions en grande quantité. Les chantiers navals furent agrandis ; ils lançaient sans cesse de nouveaux cargos, de nouvelles unités pour la flotte canadienne.

On exploita à fond les ressources minières du pays. Le charbon fut extrait en plus grandes quantités et on creusa sous l'Océan. La production du nickel, du zinc, du pétrole ne servit plus qu'aux besoins militaires. Pour encourager l'apport de l'argent étranger, une campagne est alors entreprise afin d'attirer les touristes américains dans les régions pittoresques du pays. Mais le gouvernement canadien n'a pu trouver encore une solution à la question du blé dont l'exportation a énormément diminué depuis la guerre.

LES CANADIENS EN EUROPE

L'adaptation du Canada à la situation créée en Europe et en Amérique même par la défaite française n'a pas toutefois été sans susciter quelques controverses dans le pays.

Il y a quelques années, M. Mackenzie King s'était déclaré contre le service des troupes canadiennes à l'étranger. Or, la situation internationale venant à s'assombrir et l'Angleterre étant menacée d'invasion, M. Mackenzie King changeait soudain d'opinion. Il s'agissait maintenant d'envoyer des troupes en Angleterre.

Le Premier canadien, par loyauté et scrupule, recourut à un plébiscite qui devait lui accorder les pleins pouvoirs pour ordonner, le cas échéant, la conscription et le service en Europe. Le plébiscite donna lieu, comme toute consultation populaire, à de véhémentes controverses qui mirent en vedette le député Maxime Raymond. Il plaidait pour un isolationnisme à la Lindbergh et à la Wheeler et s'écriait avec les membres de la Ligue qu'il avait fondée : « Canada d'abord ! » Et il déclarait, non sans humour : « Le Canada prétend faire la guerre à l'Allemagne, alors qu'il ne pourrait pas la faire au Michigan si cet Etat lui cherchait noise ! »

Les événements ont infirmé la thèse de Maxime Raymond et de ses partisans. Le Canada ne pouvait mieux se défendre qu'en envoyant des troupes en Europe, car il a été démontré que, dans l'immense bataille, l'Angleterre a joué par rapport à l'hémisphère américain le rôle de bouclier.

Enfin, si l'on devait faire le bilan de la contribution du Canada à l'effort de guerre allié, il faudrait mentionner, avant tout, les services qu'il a rendus à la R.A.F.

En effet, conformément au « Commonwealth Training Air Scheme », le Canada a prêté ses immenses plaines aux aviateurs de l'Empire britannique. Sur ses innombrables aérodromes, les habiles pilotes de la R.A.F. qui ont terminé leur entraînement reçoivent leurs brevets, et de ces mêmes aérodromes partent pour l'Angleterre ces étranges oiseaux du grand ciel, destinés à défendre la métropole et à semer les flammes et la mort chez l'ennemi.

ANDREW MAC-NAUGHTON

Quant au second des deux grands Canadiens qui ont honoré leur pays pendant cette guerre, c'est le général Mac-Naughton, « Handy Andy », comme l'appellent familièrement ses soldats.

Mac-Naughton est né en 1887 d'une famille depuis longtemps canadienne. Son père n'était qu'un simple employé.

Dès son jeune âge, Handy Andy témoignait déjà d'une rare aptitude aux mathématiques. Aussitôt ses études supérieures terminées, il se livre à ses expériences favorites sur les explosifs. En même temps, il s'intéresse aux questions militaires et suit des cours d'officier. Il est promu lieutenant d'artillerie dans l'armée canadienne. En 1914, il porte les galons de major et part pour le front en France. Il se fait remarquer à Valenciennes. La fin de la guerre le trouve général de brigade commandant l'artillerie lourde.

En 1919, il rentre au Canada pour être nommé chef d'état-major de l'armée, et il est chargé, en cette qualité, d'élaborer un plan de défense du vaste territoire. Mais les crédits sont insuffisants, il préfère retourner à son laboratoire et à ses expériences, après avoir fait construire de nombreux aérodromes.

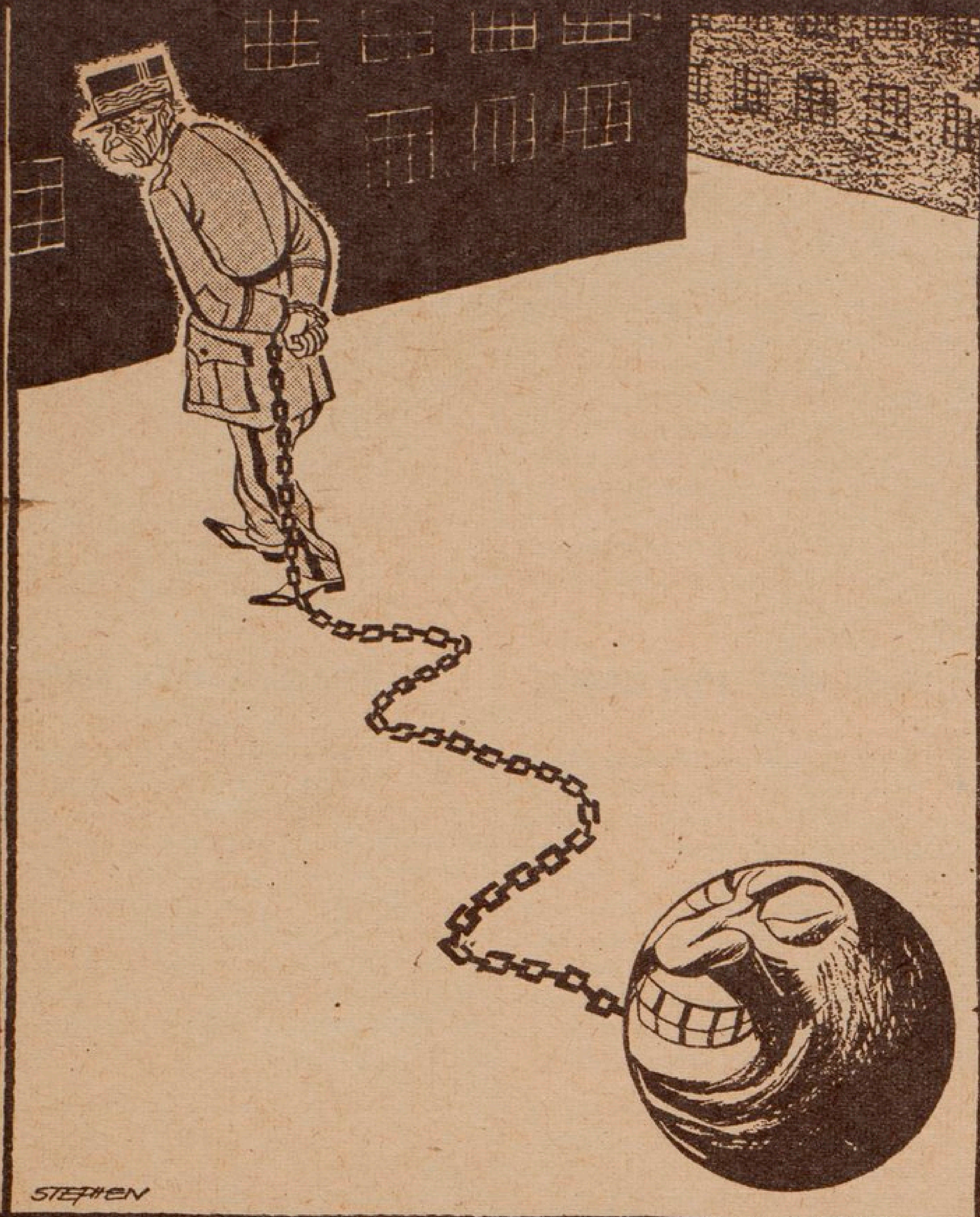
1939. Mac-Naughton part pour commander la première division canadienne en Angleterre. Puis vient le désastre français de 1940. La division Mac-Naughton est dépêchée en toute hâte en France, mais elle n'a pas le temps d'intervenir : l'armistice est signé. Mac-Naughton ramène ses soldats en Angleterre et s'occupe de la défense de l'île. Il bouleverse entièrement les plans du haut commandement. Il est pour le mouvement, la mobilité, l'attaque, alors que la superstition de la tactique Maginot demeure encore intacte en Angleterre. On l'écoute, on met sous ses ordres des unités anglaises et on songe même à lui confier le haut commandement. Puis surviennent de meilleurs jours. Enfin Mac-Naughton a l'occasion, après de longs mois d'attente, de déployer son énergie. C'est de nouveau le mouvement, l'initiative, l'attaque : la Sicile (et... demain l'Europe) où les troupes canadiennes qu'il commande ne se sont pas montrées moins dignes que leurs aînées de l'autre guerre.

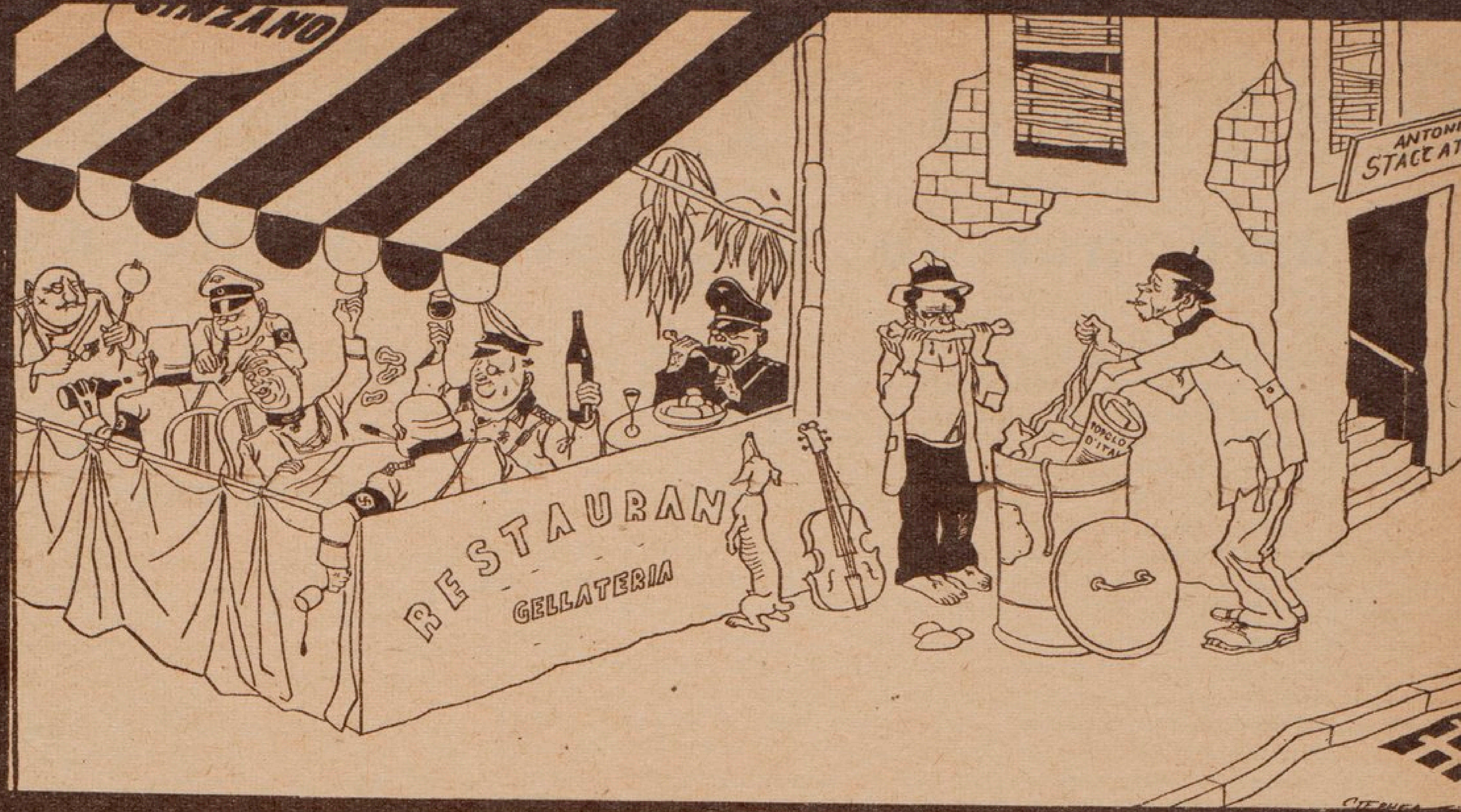


Le général A.G.L. MacNaughton, commandant en chef des forces canadiennes en Europe, conversant avec Lord Gort, gouverneur de Malte il y a quatre ans.



La première escadrille de l'aviation royale canadienne arrivait à Londres le 26 février 1940 pour subir un entraînement approprié. Ce n'était pas en vain.





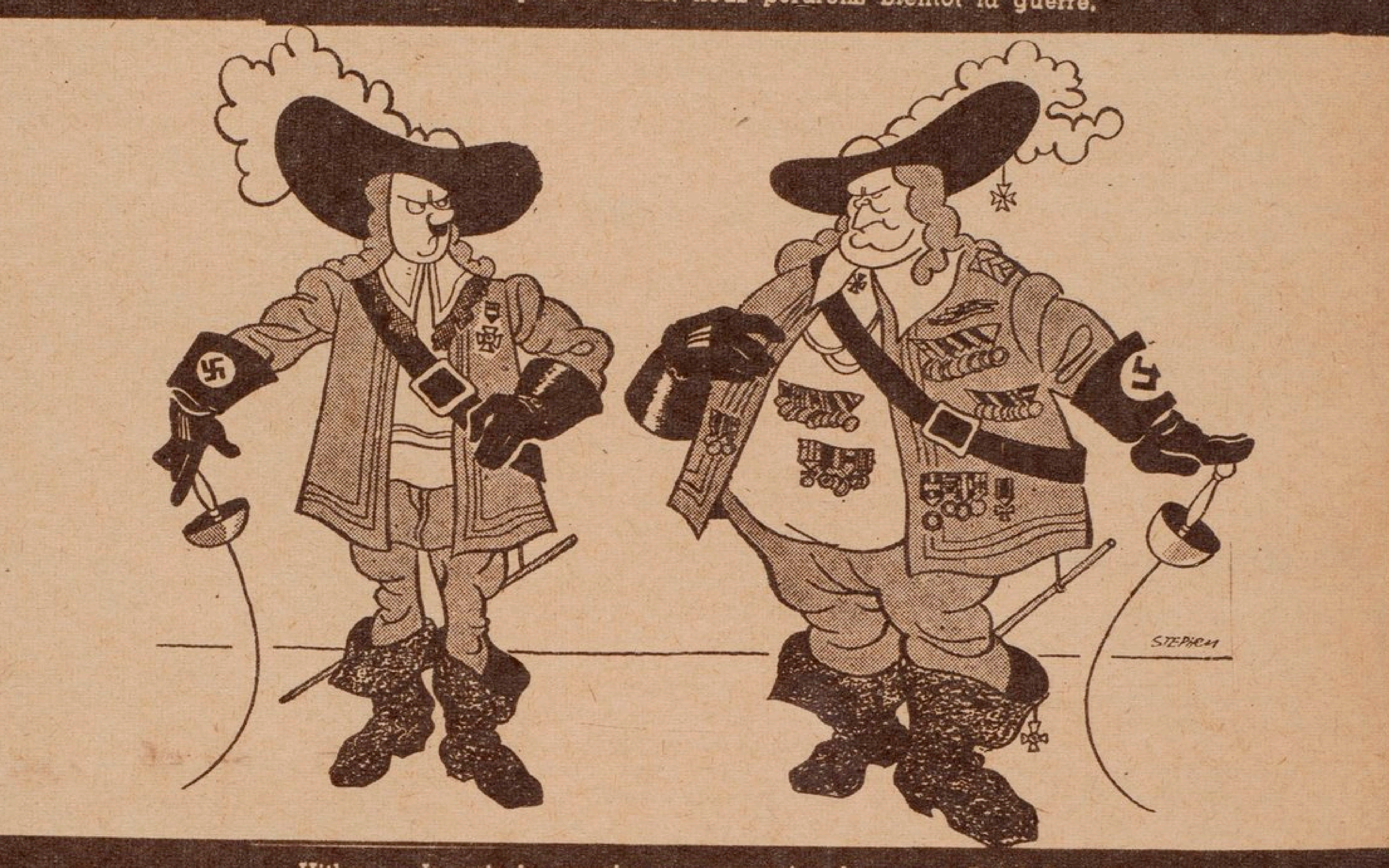
— Ne t'en fais pas, Antonio, nous perdrons bientôt la guerre.

POUR L'HONNEUR DE LA FRANCE.

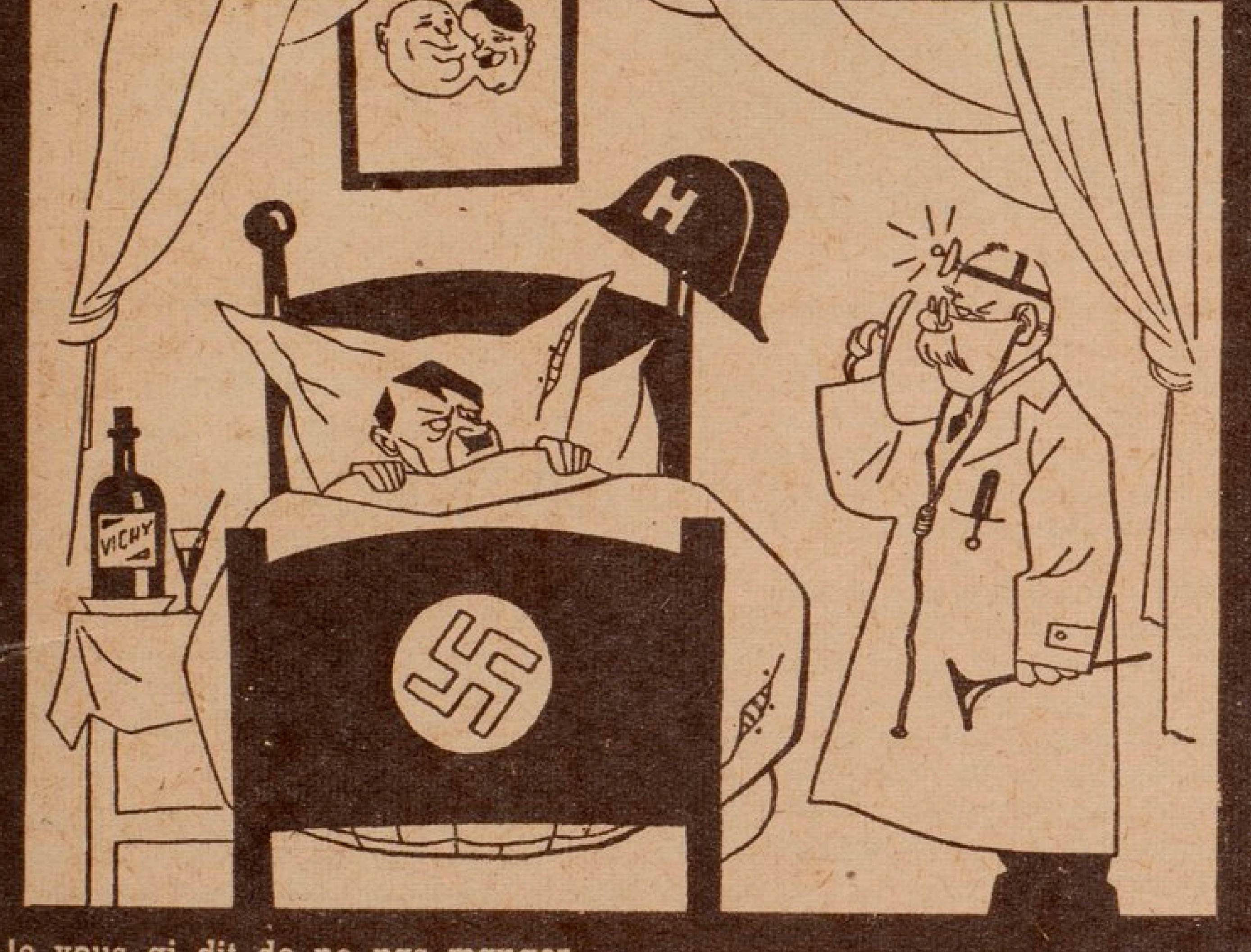
"MA PATIENCE EST A BOUT..."



Le caricaturiste tchécoslovaque Stephen est un des polémistes les plus acerbes de ce temps. Sa verve mordante et impitoyable s'est naturellement exercée contre Hitler et les nazis. En regardant cette page de reproductions, l'on pourra se rendre compte à quel point il est juste de comparer l'arme du crayon à d'autres armes. La plupart de ces dessins ont été publiés dans les journaux anglais et alliés, puis ont été édités en volume intitulé « My Patience is Exhausted ». Ils parlent d'eux-mêmes. Rien ne peut être ajouté à leur piquant.



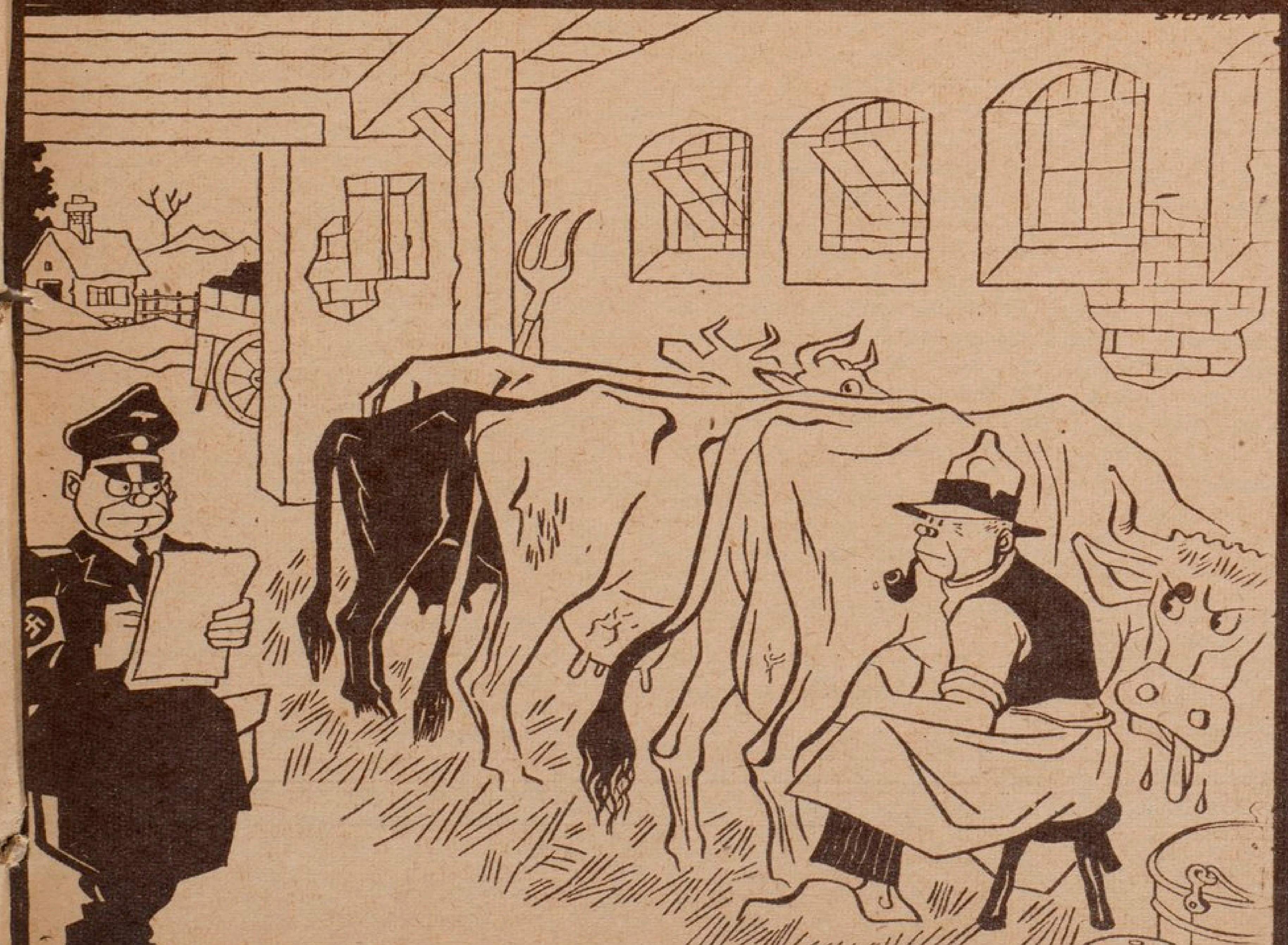
Hitler. — Je suis le premier mousquetaire dans mon Reich !
Gœring. — ...et moi je suis le second et le troisième...



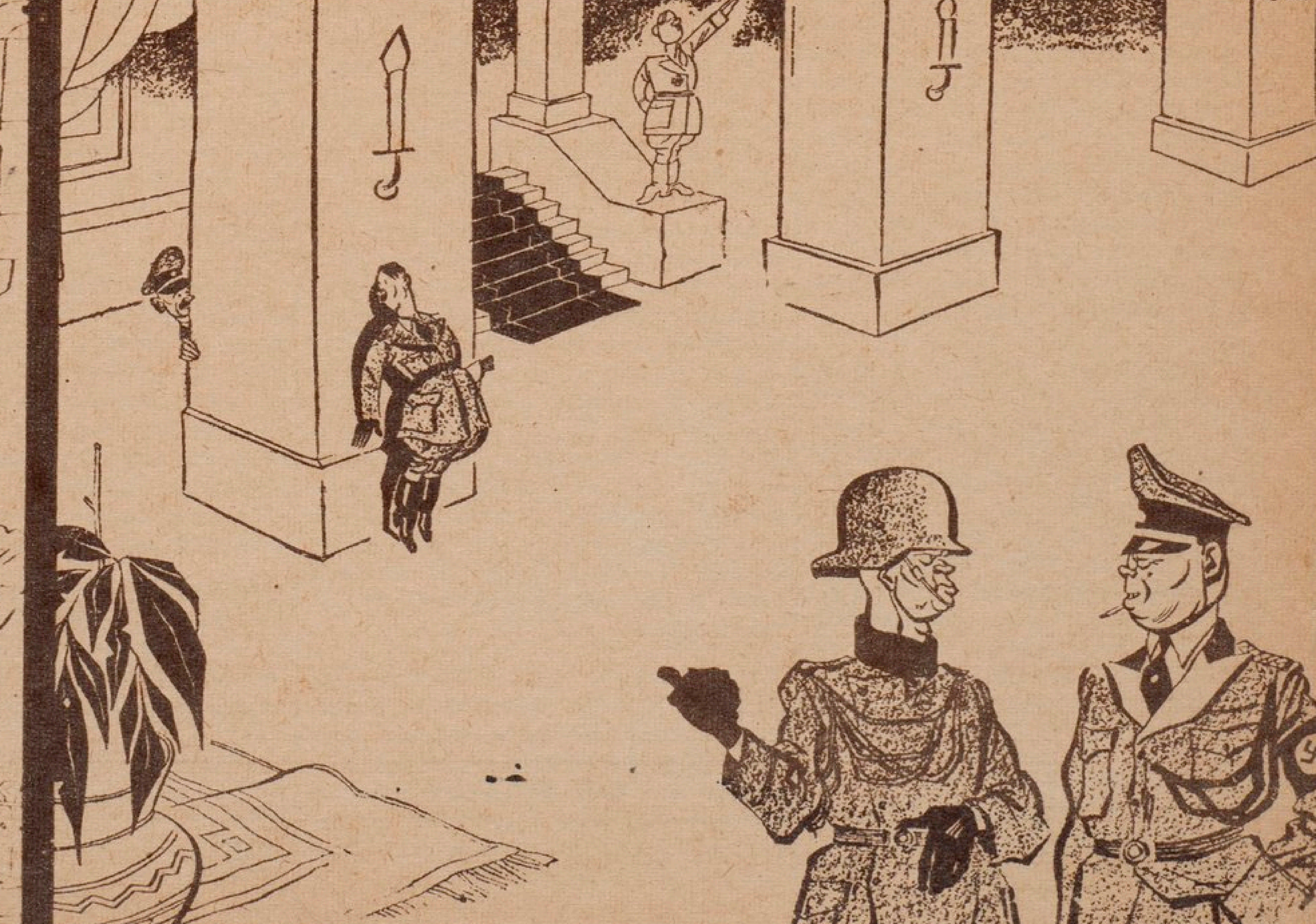
— ...Je vous ai dit de ne pas manger de cette salade russe, mon Führer.



CHASSE AU RENARD EN ALLEMAGNE.



RIGUEUR ALLEMANDE. — Vos vaches sont en état d'arrestation, et seront envoyées dans un camp de concentration pour sabotage du lait.



— Cela a lieu depuis des heures. Il veut faire un général de cet individu, mais il n'arrive pas à l'attraper.

ARTURO TOSCANINI

acclamé par la population italienne

Le lendemain de la chute de Mussolini, des manifestations eurent lieu devant la Scala de Milan. La foule réclamait à grands cris la présence du grand chef d'orchestre, Arturo Toscanini. Mussolini avait chassé un des Italiens les plus nobles de l'histoire contemporaine. Débarrassés du joug du Duce, les Italiens veulent retrouver la grande figure de leur musicien préféré. Pourtant, Toscanini est un homme âgé : il a fêté le 28 mars son 76ème anniversaire. Et, dans sa carrière de chef d'orchestre, il a abandonné son rôle de promoteur de nouvelles compositions musicales, pour s'établir en interprète du grand classique. Il joue avec une ferveur contenue et un amour de savant les grands chefs-d'œuvre de la musique. Il disait récemment : « Ecoutez-moi bien : je suis l'homme qui a « fait » Wagner quand Wagner était inconnu ; qui a joué tous les modernes depuis Strauss et Debussy, à Malipiero et Sibelius. Laissez les jeunes d'aujourd'hui faire ce que j'ai fait, quand j'étais jeune. Laissez-les interpréter, comme ils peuvent et comme ils doivent, leurs contemporains récents. Je veux, je désire ardemment, dans ces dernières années de vie, me rapprocher des secrets de Beethoven et de quelques rares autres maîtres éternels. »

SON REFUGE : LA MUSIQUE

Toscanini est l'homme pour qui la musique a toujours été un refuge de beauté et de foi, et qui a transformé complètement l'histoire de l'interprétation musicale.

C'est par accident qu'il est devenu chef d'orchestre. En 1886, à Rio de Janeiro, on jouait l'« Aïda », l'opéra de Verdi, qui a figuré au programme d'inauguration de l'Opéra du Caire, et l'audience, irritée par la mauvaise interprétation du chef-d'œuvre, sifflait sans arrêt. Quand le calme revint, un jeune violoncelliste se leva et conduisit le reste de l'audition, sans préparation et sans notes, avec un brio extraordinaire. C'était Arturo Toscanini.

Cet éclatant début était dû à son oreille merveilleuse, sa mémoire, sa technique, sa soif immense et insatiable de science musicale, et sa volonté farouche de consacrer à son travail un effort extrême.

En Italie, où il se fit vite connaître, il ne se contenta pas de changer les habitudes techniques défectueuses de son époque. Il changea le répertoire musical entier. L'on avait déjà commencé à apprécier là-bas le génie de Wagner. Mais il amplifia cette tendance et se mit à étudier passionnément les nouveaux opéras du maître de Bayreuth. C'est lui aussi qui joua la première représentation italienne de la « Salomé » de Strauss, de « Pelléas et Mélisande » de Debussy, de compositions orchestrales de Stravinsky, Sibelius et de centaines d'autres.

LA SCIENCE DE LA NOTE JUSTE

Il a une science infaillible de la note. En Amérique, il vint au Metropolitan Theatre avec Gatti-Casazza en 1908. Il avait des adversaires dans la compagnie. L'aile allemande, comme on l'appelait alors, croyait fermement que seul un chef d'orchestre allemand saurait interpréter Wagner. Gatti, qui connaissait son homme, demanda à Toscanini de s'assurer qu'aucun membre de la clique allemande ne fût présent quand il irait répéter. Tout à coup, Toscanini sentit qu'il y avait une fausse note dans une partition orchestrale. L'exécutant protesta. L'on avait imprimé la partition ainsi et il l'avait jouée fidèlement durant toutes ses années d'exécution, et d'autres chefs d'orchestre, fit-il remarquer sèchement, qui connaissaient Wagner aussi bien que Toscanini, n'avaient rien trouvé à redire. Toscanini fit venir les épreuves. La note était fausse. Il avait donc raison. De pareils incidents ne furent pas rares dans sa carrière.

Il a une intégrité musicale absolue. Il ne peut jouer un morceau sans être convaincu de sa valeur. Il en étudie la composition avec une objectivité passionnée, et le joue comme il le sent au plus profond de lui-même.

INTÉGRITÉ MORALE

Cette honnêteté scientifique a son pendant dans son intégrité morale, intégrité qui va jusqu'à une certaine sévérité austère, qui terrifie ceux qui s'approchent de lui.

La célèbre cantatrice Lotte Lehman a écrit sur lui un article intéressant qu'elle intitulait « Toscanini, l'inexorable ».

« Inexorable surtout envers lui-même, disait-elle. J'avais tellement entendu parler de sa sévérité, qu'il y a quelques années, j'avais refusé de chanter « Eva », sous sa direction, à Milan. Je le vis pour la première fois, dix ans plus tard, à New-York. Personne ne m'avait dit qu'il était là. Mais au milieu d'une chanson, je regardai l'auditoire, et je vis soudain la tête frappante et célèbre. La note que je chantais me resta dans la gorge.

« Je fus engagée quelque temps après pour jouer un programme de radio avec lui. A ma grande surprise, il était doux et aimable à la répétition au piano ; mais le jour de la répétition avec l'orchestre, je mourais de peur : « S'il crie une seule fois, pensais-je, dans l'état où l'orchestre l'a mis maintenant, je ne pourrai plus chanter une autre note. » Son amour de la perfection, sa nature racée, font que des erreurs d'interprétation de l'orchestre et les applaudissements déréglés du public le mettent hors de lui.

LA POPULARITÉ D'UN HOMME

« Il n'est pas de cantatrice ou de ténor qui puisse atteindre sa popularité. Mais le public a peur de lui. Quand, à la fin d'un mouvement, l'orchestre cesse de jouer, et que les applaudissements crépitent trop longtemps, il les écarte d'un geste agacé. Un silence de mort le suit tout d'un coup. Trois coups de sa baguette, la musique commence et il est enlevé dans d'autres atmosphères.

« Aux répétitions, il n'a pas de pitié pour les exécutants ; il suit le développement de chaque note avec un soin minutieux et réclame une sincérité absolue, un abandon total des habitudes et de la routine. Mais il a un silence terrifiant. Il nous rendait fous tout à coup. Quelque chose l'avait irrité. Anxieux, assis derrière le piano, il a un air désespéré qui nous bouleverse. Chuchotements : « Qu'a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ? »

« Je prends courage, je vais à lui :

« — Qu'y a-t-il, Maestro ?

« — ...

« — Qu'est-ce qui ne va pas ?

« — Vous manquez de feu, dit-il d'un air tragique.

IL S'HABILLE AVEC SOIN

« Il a des habitudes rangées et simples. Il adore sa famille et ses enfants. Il est toujours impeccablement habillé. Quand il circule en voiture, il est auprès de son chauffeur Emilio. Des photographes le guettent et des chasseurs d'autographes attendent patiemment devant la porte du théâtre. Emilio lui ouvre le chemin et il passe embarrassé, nerveux et vexé.

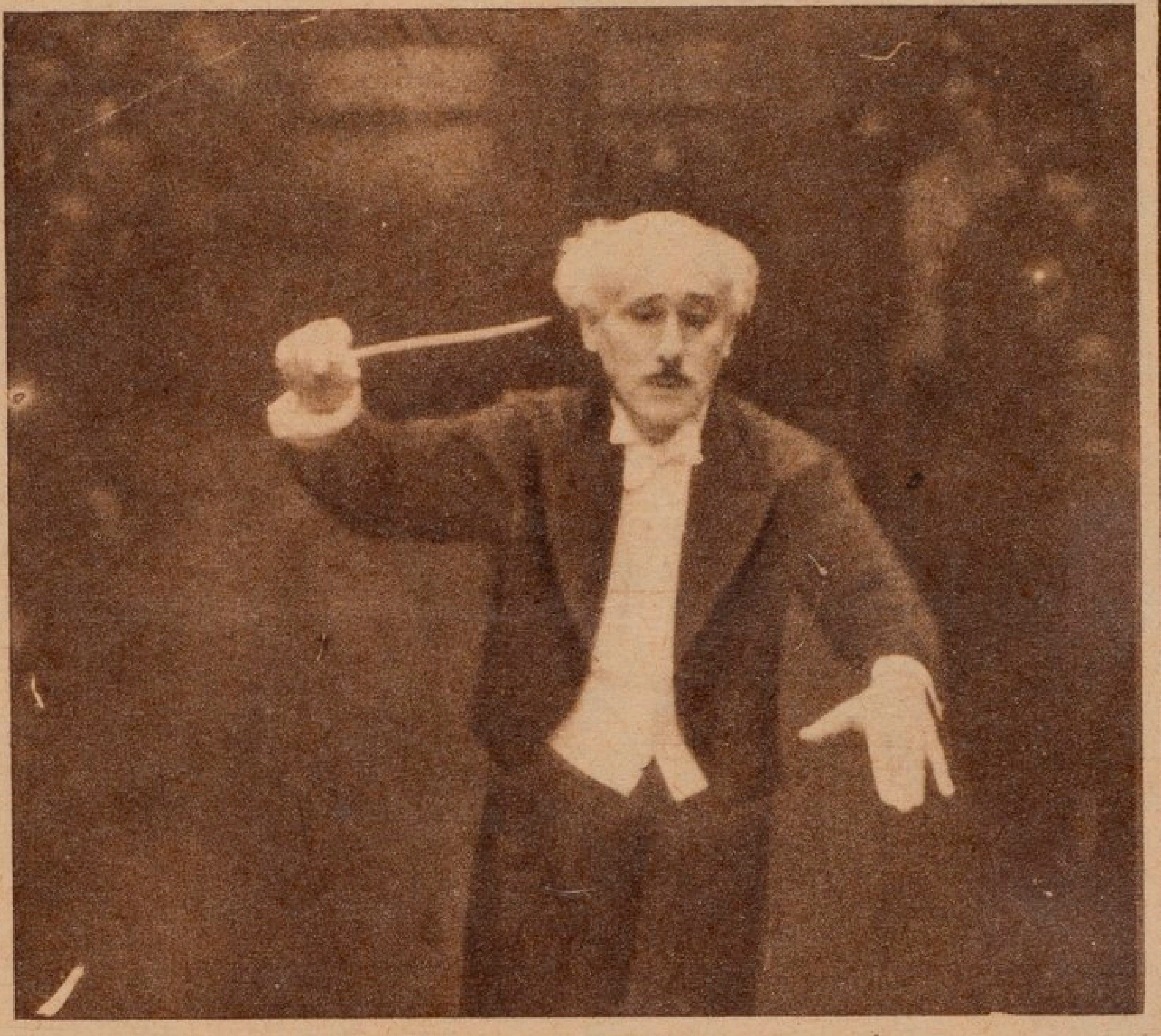
« Il y a trois ans, à Salzbourg, une vieille dame m'envoya son carnet d'autographes me suppliant de le faire signer par lui. Pleine de courage, je pénètre dans l'antre du lion et je trouve Emilio.

« — Emilio, donne ce carnet au Maestro. Je voudrais son autographe.

« — Impossible, dit Emilio affolé mais résolu, je ne peux pas le faire. Le Maestro me tuerait sur place.

« Alors, il entra. Il vit le livre dans ma main et le prit. Feuilletant les pages, il trouva de vieux noms et de vieux souvenirs, et, souriant gentiment, il prit le crayon et signa avec complaisance.

« C'est une humeur qu'il est rare de rencontrer chez lui avant une performance. D'habitude, son excitation intérieure le rend pâle et abstrait. Il se tient nerveusement au seuil de son cabinet de toilette. Un air de révérence est empreint sur le visage de tous les assistants. Mais personne ne lui parle, car il déteste être distrait. Son aide et protégé, Eric Leinsdorf, lui dit quelques mots, toujours sur la musique. On appelle : « Tout est prêt ». A petits pas rapides et myopes, il se dirige vers de nouveaux mondes. »



Arturo Toscanini et sa baguette magique.

Mon village EN NORVEGE résiste et espère...

Récemment, un Norvégien parvenait à échapper de son pays et à atteindre l'Angleterre. En des termes frappants de vérité, le rescapé a décrit, dans le « New York Times Magazine », les phases de l'occupation allemande et les aspects de la vie quotidienne de la petite ville qu'il habitait, en Norvège.

Ma ville natale est une bourgade qui compte 3.000 habitants. Les événements qui se déroulèrent après l'arrivée des nazis ressemblent à ceux qui survinrent dans toute la Norvège.

Durant les premières semaines qui suivirent l'invasion, je n'aperçus que très peu de soldats allemands dans les rues de ma ville. Puis, un « Ortskommando » fut installé à la mairie, et nous fûmes pris sous une véritable avalanche d'ordonnances, de décrets et de proclamations concernant le black-out, le rationnement, etc. Mais, dans l'ensemble, l'on nous laissa tranquilles et les habitants acceptèrent la situation avec une patiente philosophie.

Le premier bouleversement se manifesta lorsque les Allemands ordonnèrent la mise au pas de la presse locale. Tout le monde en voulut à mort aux journalistes, mais bientôt nous apprenions quels moyens de contrainte furent employés, et tout notre ressentiment se reporta sur les véritables coupables. Nous continuâmes à acheter les journaux, pour y lire les annonces officielles et les avis. Mais, pour ce qui avait trait aux nouvelles de la guerre, nous jugeâmes plus sûr de nous en remettre à la radio de Londres.

En automne 1940, le maire et tous les membres de notre Conseil Municipal furent remplacés par une poignée d'individus à la solde de l'envahisseur. Nous fûmes également honorés de la présence de deux ou trois agents de la Gestapo, chargés de veiller sur notre conduite. Comme nous n'avions pas encore appris à tenir nos langues, quelques arrestations furent opérées parmi les habitants. Ces contraintes par corps, les derniers scandales de Quisling et le problème alimentaire formaient le sujet principal de nos conversations.

Les Allemands occupèrent tous nos établissements publics, n'épargnant même pas les cinémas, où l'on commença à projeter des films de propagande nazie. Alors, mes concitoyens préférèrent de plus en plus rester à la maison. Des groupes se formèrent entre familles, et dans l'intimité de ces réunions, de libres propos pouvaient être échangés en toute sécurité. Mais bientôt nous devions apprendre à nous méfier non seulement des traîtres, mais des « demi-quislings ». Par ce terme, l'on désignait ceux de nos concitoyens qui ne savaient pas se taire.

Naturellement, notre ville avait ses quislings. En découvrant cette réalité, tous les habitants furent choqués, mais certains, et parmi eux moi-même, s'attelèrent à l'étude du procédé employé par les nazis pour transformer un honorable citoyen en un mouchard pour compte de l'occupant.

L'un des habitants de notre ville, homme moyen, ni aimé, ni haï, une sorte d'être effacé et inoffensif, devint, en moins de deux ans, non seulement un traître, mais l'épouvantable tortionnaire de ses compatriotes. Lorsque les Allemands arrivèrent dans le pays, il était un petit employé à la municipalité. Dès l'entrée des envahisseurs, il commença à se faire du souci pour son emploi.

Bientôt, les Allemands lui firent comprendre que s'il voulait conserver son poste, il devait devenir membre du parti de Quisling. L'homme acquiesça. Et ainsi, lorsque Vidkun Quisling et ses créatures ordonnèrent le nettoyage dans les rangs du personnel de la municipalité, Johannsen — appelons-le ainsi — se trouva parmi les rares fonctionnaires qui ne furent pas renvoyés.

L'individu n'avait pas changé. C'était toujours le même homme inoffensif et faible, irresponsable, mais il n'avait pas montré sa vraie nature. Alors nous assistâmes à sa transformation.

Une fois pris dans l'engrenage, il ne pouvait plus se libérer. La Gestapo lui demanda de surveiller ses amis, et de signaler aux autorités tout propos anti-allemand qu'il entendrait. Naturellement, si cette tâche ne lui convenait pas, l'on pouvait toujours donner son emploi à un individu plus serviable.

Et, de peur de perdre son emploi Johannsen se laissa de plus en plus entraîner, jusqu'au jour où il devint un bourreau plus mauvais encore que les nazis les plus acharnés.

Mes concitoyens suivaient cette transformation et tant d'autres, avec des yeux étonnés. Ignorant les méthodes employées par les Allemands, leurs menaces incessantes, leurs arguments machiavéliques, ils n'arrivaient pas à comprendre par quelle aberration un homme comme Johannsen pouvait devenir un traître.

Quant à moi, j'avais ouvert les yeux dès les premiers temps de l'occupation. J'avais été convoqué par un fonctionnaire allemand de passage, pour discuter de certaines questions. L'homme parlait le norvégien sans accent, et connaissait même le dialecte local. Etonné, je lui demandai comment il se faisait qu'il parlât si couramment notre langue. Il me raconta que pendant son enfance, après la dernière guerre, il avait vécu avec une famille paysanne en Norvège, qui l'avait hébergé pendant quatre ans. Au cours du dernier conflit, de nombreux enfants autrichiens à demi morts de faim avaient été accueillis en Norvège. Ils y avaient vécu plusieurs années, au bout desquelles ils étaient rentrés chez eux, transformés en des adolescents vigoureux.

Lorsque j'entendis l'explication de cet homme, je ne pus maîtriser ma colère : « Nous vous avons sauvé de la famine, et c'est là votre façon de manifester votre reconnaissance ? »

— Ach ! dit l'homme avec un sourire, vous êtes trop sentimental...

Un beau jour, toutes les radios de la ville furent confisquées. Un seul appareil récepteur échappa aux perquisitions. Il fut soigneusement caché. Tout un service d'informations fut organisé, et il fonctionna si bien, qu'au bout de quelques jours, les nouvelles données par la B.B.C. à sept heures du matin étaient en circulation dans toute la ville à 1 heure de l'après-midi.

En automne 1941, ma petite ville devait recevoir un coup qui allait influencer d'une façon radicale son attitude envers les envahisseurs. Depuis ce jour, la haine et le ressentiment ne cessèrent de gronder sourdement dans toute la localité. Un de nos jeunes gens fut arrêté et fusillé, parce qu'il s'était livré à des activités clandestines, dirent les Allemands.

C'était la première exécution affectant un habitant de la ville. Ce jeune homme était connu et aimé de tout le monde, et il était apparenté à près de la moitié des familles habitant la ville. Lorsque la nouvelle de l'exécution se répandit, les gens s'arrêtèrent dans les rues, manifestant un sentiment d'horreur et d'incrédulité. Quelques optimistes prétendirent que toute l'affaire était un bluff monté par les Allemands et qu'au bout de quelques jours, la prétendue victime serait retournée. Mais le lendemain, les autorités d'occupation annonçaient aux parents du jeune homme que les cendres de leur fils leur seraient rendues après la guerre. Alors la ville entière dut se rendre à la cruelle réalité.

La moitié des habitants prit le deuil. Nous allions tous, silencieux, choqués, refoulant au fond du cœur notre haine croissante pour l'oppresseur. Nous n'avions plus aucune illusion. Dans un certain sens, le malheureux jeune homme ne mourut pas en vain.

Le sujet principal de conversation, dans ma petite ville, roule autour de la nourriture, ou plus exactement du manque de nourriture. Car, sans le marché noir, personne ne peut vivre en Norvège. Aussi, pendant les longues soirées d'hiver, nous nous asseyons par groupes, devisant sur les différents moyens de nous procurer de quoi manger.

Naturellement, les raids effectués par les commandos britanniques soulevè-

(Lire la suite en page 15)

FEMINITES



Anna Lee offre à l'objectif un regard d'une beauté sereine.

ETES-VOUS MEDISANTE ?

La meilleure des femmes — si parfaite soit-elle — possède un certain nombre de défauts. Celle qui, en s'analysant avec sincérité, constate en elle-même des imperfections est déjà bien près d'y porter remède. Il lui suffira d'un peu de volonté et surtout d'un réel désir de se corriger. Le *test* que je vous propose aujourd'hui n'a d'autre but que de vous éclairer sur vos défauts.

Répondez honnêtement, loyalement, au questionnaire ci-dessous en inscrivant 0 pour un « non » immédiat, 1 pour « peut-être » et 2 pour « oui » prononcé sans hésitation.

●

1. Si dans une conversation on critique sévèrement une de vos amies, gardez-vous un silence approbateur ?
2. Si le hasard vous permet d'apprendre un détail désobligeant sur le compte d'une personne, vous arrive-t-il d'en faire état ?
3. Dans un lieu public, trouvez-vous amusant de critiquer la silhouette et la toilette de n'importe quelle personne qui passe devant vous ?
4. Si l'on vante devant vous la réussite d'une de vos relations, votre réaction est-elle d'ajouter « Oui, mais... le hasard l'a servie » ?
5. Si vous apprenez qu'une personne a fait fortune trop rapidement, vous arrive-t-il de faire publiquement des réserves sur son honnêteté, même si vous n'avez aucune raison de la soupçonner ?
6. Si vous apprenez qu'une de vos amies est malade, dites-vous immédiatement « Cela ne m'étonne pas, elle a toujours été maladive » ?
7. Si vous rencontrez une femme ou une jeune fille en compagnie d'un homme, vous hâtez-vous d'en tirer des conclusions désobligeantes ?
8. Lorsqu'on vous apprend le mariage de personnes de votre connaissance, dites-vous qu'un des époux a agi par intérêt ?
9. Etes-vous à l'affût des nouvelles scandaleuses concernant les personnages en vue ?
10. Vous faites-vous l'écho de toutes les médisances, sans savoir si elles ont le moindre fondement ?
11. Si vous êtes témoin de quelque geste démontrant une émotion violente, votre première réaction est-elle de dire « C'est du chiqué » ?
12. Si une personne de votre connaissance vous confie qu'elle est à court d'argent, racontez-vous à tort et à travers « Cette pauvre X est dans la misère » ?
13. Si l'on vante devant vous le succès d'un auteur, vous récriez-vous « Peuh ! il pourrait mieux écrire. Quel style ! quel gâchis ! » ?
14. Si vous avez dans votre entourage un ménage très uni, prononcez-vous sans hésiter des propos susceptibles de semer entre eux la discorde ?

●

Faites maintenant le total des chiffres que vous avez obtenus. De 28 à 21, vous possédez toutes les aptitudes requises pour être considérée comme un danger public. Si vous ne tenez pas à voir toutes les portes se fermer devant vous, corrigez-vous d'urgence.

De 20 à 14, vous êtes encore une mauvaise langue. Renoncez immédiatement aux succès peu estimables que votre médisance peut vous valoir dans certains milieux, sinon vous aurez du mal à conserver vos amis.

De 13 à 7, vous n'êtes pas assez charitable. Soyez plus indulgente, vous ne vous en repentirez pas.

Moins de 7, vous ne méritez que des éloges, même s'il vous arrive parfois de manquer un peu de charité.

ANNE-MARIE

AVEC DE VIEUX JOURNAUX...

Roulés en boule, humides, ils feront étinceler vos vitres mieux que des torchons qui « peluchent ».

Roulés en boules sèches, ils remplaceront les embauchoirs de vos chaussures et, si elles sont humides, leur permettront de sécher sans se déformer.

Vous pouvez en frotter votre vaisselle très grasse, ceci vous épargnera eau chaude et autres ingrédients.

Les journaux sont les ennemis jurés des mites. Servez-vous-en pour envelopper vos lainages et vos tapis.

Vous descendez un meuble du grenier, une caisse, enlevez le « plus gros » de poussière avec de vieux journaux roulés en boule.

Votre évier est-il « gras » ? Vous pouvez le nettoyer rapidement si vous le frottez avec des tampons de papier imprimé sur lesquels vous aurez versé quelques gouttes d'eau de Javel.

Votre toile cirée colle sous vos doigts, et vous avez beau la nettoyer, elle reste la même. Prenez un journal, versez dessus quelques gouttes d'alcool à brûler, roulez en boule et frottez vigoureusement la toile.

Vous devez coudre une étoffe très légère (mousseline de soie ou georgette) et vous avez peur qu'elle ne « plisse » sous la machine ? Placez une feuille de journal sous le tissu et vous n'aurez plus rien à craindre.

TROIS BONS TRUCS

DES TEINTURES POUR LE BOIS

On peut transformer certains bois par application de solutions qui se préparent facilement. Le hêtre, le noyer prennent l'aspect du palissandre si on les badigeonne avec une décoction de bois de Brésil mélangée d'un peu de potasse. Pour figurer les veines du bois, on fait au pinceau des traînées irrégulières de sulfate ferreux.

Le bois d'ébène s'imite avec du vinaigre dans lequel on fait macérer de vieux clous pendant deux ou trois jours. On nettoie le bois, puis on le passe au pinceau trempé dans ce vinaigre ferrugineux. Immédiatement après, on étend une couche de la solution suivante qu'il convient de préparer à l'avance : dans un demi-litre d'eau chaude, on mélange 100 grammes d'extrait de bois de campêche. Cette préparation doit s'appliquer sans tarder après le vinaigre.

On laisse le bois sécher, puis on le polit à l'encaustique.

Le bois du Brésil permet d'imiter l'acajou.

Le vieux chêne s'imite en appliquant à chaud une solution faite de : 20 grammes de potasse, 0 gramme 30 de terre calcinée ayant bouilli dans un litre d'eau. Pour obtenir le ton du chêne clair, on supprime la terre calcinée que l'on remplace par de la terre naturelle.

Pour faire foncer le bois de chêne, il suffit de le traiter à l'ammoniaque.

PLUMER LA VOLAILLE

La volaille se plume plus facilement alors qu'elle est encore chaude. Certaines ménagères la plongent dans l'eau bouillante pour faciliter ce travail, mais ce procédé est à déconseiller, car il nuit à la qualité de la chair.

Les plumes étant enlevées, on arrache avec un couteau les menus tuyaux qui demeurent sous la peau, puis on brûle les poils qui sont répartis sur le corps de la volaille. Pour cela, on tient celle-ci par les pattes et par la tête pour la présenter à la flamme sur toutes ses faces. Il est recommandé d'éviter l'arrachement de la peau, ce qui nuit à la présentation du poulet.

REPASSER UN PANTALON

Pour que la ligne du pantalon « tienne », il suffit de passer sur celle-ci, à l'envers, un peu de savon mouillé. Repasser immédiatement après avec un linge humide et un fer très chaud. La « cassure » du pantalon sera parfaite et durera plus longtemps.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Ma belle jeunesse perdue »

Mais non, il n'est pas trop tard. Vous pouvez encore avoir un joli teint si vous vous donnez la peine de vous soigner un tant soit peu. Chaque soir, avant d'aller au lit, démaquillez-vous bien à fond. Employez une crème, évitez le savon et l'eau chaude. Séchez votre visage en le frottant vigoureusement avec une serviette-éponge assez rêche. Appliquez ensuite une crème nourrissante autour des yeux et des deux côtés de la bouche. Gardez toute la nuit.

Nièce « Je l'aime et c'est tout »

Malgré toute ma bonne volonté, je ne puis approuver votre conduite. Vous savez déjà ce que je pense des liaisons en général et des liaisons avec des hommes mariés en particulier. Comment osez-vous, de sang-froid, envisager le fait de séparer cet homme de sa femme et de ses quatre enfants ? Croyez-vous trouver le bonheur en agissant ainsi ? Ce que je vous conseille de faire ? Tout quitter et recommencer une vie nouvelle.

Nièce « Cuisinière débutante »

Voici une façon d'employer des restes de poisson : faites cuire des haricots blancs et réduisez-les en purée. Hachez vos restes de poisson avec des condiments et mélangez-les avec un peu de purée de tomates. Beurrez un plat à gratin, mettez dedans la purée de haricots, égalisez et recouvrez avec le poisson tomaté. Disposez sur la surface des noisettes de beurre, saupoudrez de chapelure et faites gratiner au four. Servez très chaud.

Nièce « A quoi bon vivre encore ? »

Il m'est difficile d'exprimer ici ce que je ressens. Je comprends et partage votre douleur. Mais vous devez à tout prix essayer de remonter le courant. Pensez à votre enfant. Maintenant qu'il n'a plus de père, vous êtes son seul soutien et vous devez conserver votre équilibre physique et moral.

Nièce « Marcheuse »

Pour éviter et guérir les accidents dus à la marche, employez en onctions, matin et soir, le remède que voici, c'est le véritable « cosmétique » du pied dont il assure la force et la beauté : lanoline camphrée : 60 grammes ; perchlorure de fer : 10 grammes.

Nièce « Je suis désespérée »

De fréquents bains de bouche antiseptiques corrigent la fétidité de l'haleine, nettoient les dents, empêchent les fermentations et le développement des micro-organismes de la salive. Voici une excellente recette : alcool de menthe : 160 grammes ; acide phénique pur cristallisé : 20 grammes. Quelques gouttes dans un peu d'eau tiède, pour brosser les dents et rincer la bouche matin et soir.

Nièce « Mon mari devient chauve »

Le remède pour faire repousser les cheveux n'a pas encore été découvert, hélas ! Vous ne devez pas prendre au tragique le fait que votre mari est en train de devenir chauve. Shakespeare prenait gaiement sa calvitie légendaire. Dans ses « Méprises », il fait dire à un de ses personnages : « Le temps est aux chauves. Tant que le monde sera monde, c'est joyeusement qu'on perdra ses cheveux. On épargne ainsi l'argent à payer au coiffeur et le chauve ne craint pas que ses cheveux tombent dans sa soupe. »

Nièce « Future maman »

Vous êtes en train d'avoir ce qu'on appelle « le masque de grossesse ». Pour le combattre efficacement, employez en onctions, matin et soir, le remède que voici : beurre de cacao : 10 grammes ; huile de ricin : 10 grammes ; oxyde de zinc : 20 centigrammes ; précipité blanc : 10 centigrammes ; essence de roses : X gouttes.

Nièce « Malheureuse »

Vous enlèverez cette malheureuse tache de vin rouge sur le costume de flanelle blanche de votre mari en passant un chiffon imbibé d'alcool sur la partie tachée. Veillez à ce que le chiffon soit toujours propre. Puis frottez la place avec un autre chiffon de flanelle.

Nièce « Je commence à avoir des rides »

Le miel est excellent, mais je vous conseille d'employer plutôt le mélange suivant : huile d'amandes douces : 25 grammes ; miel blanc : 15 grammes ; pâte d'amandes blanches amères : 6 grammes ; jaune d'œuf : 1/2 jaune ; essence d'amandes amères : 3 gouttes.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma cousine



Ma chère cousine,

Je suis loin d'être expert en beauté féminine, mais je ne sais pourquoi nos mondaines ont tendance à se farder de façon tapageuse et voyante quand, à vrai dire, le fard ne sert qu'à donner au teint un peu plus d'éclat. Et par ces journées de chaleur et d'humidité, quel spectacle lamentable offre un visage barbouillé à outrance de rouge, de blanc et de noir ! Il me fut donné de voir hier, dans un établissement public, quantité de jeunes et jolies personnes de votre sexe, outrageusement peinturlurées, dont les traits ne formaient plus qu'un affreux gribouillage multicolore. On eut dit de clowns à la triste mine voulant provoquer le rire de leur public...

Savoir se farder est un art savant et délicat, et un institut de beauté connaît les jours les plus prospères. Il n'est que de prendre rendez-vous dans un de ces établissements pour vous rendre compte des recettes astronomiques qu'enregistre le tiroir-caisse de l'endroit. Certes, on y abuse souvent, madame, de votre candeur naïve et certaines mises en scène qui s'y pratiquent sont seulement faites pour vous impressionner, mais il n'est pas de doute que vous y apprenez au moins une chose : la façon de vous farder.

Je connais encore des maris qui défendent à leur femme d'user du moindre bâton de rouge ou du moindre grain de poudre dans leurs apprêts de toilette, et l'un d'eux menaça même son épouse de divorce au cas où il la surprendrait occupée devant un miroir à se rougir les lèvres ou les joues. Voilà, me direz-vous, des mesures bien draconiennes, et auriez-vous eu un pareil époux que vous l'eussiez sans doute envoyé à tous les diablès plutôt que de renoncer à une pratique qui est aussi essentielle pour vous que de vous habiller ou de vaquer aux soins de votre coiffure.

Cependant, si l'on faisait un referendum parmi les hommes, croyez-vous que le nombre de ceux qui voteraient contre le fard serait infime ? Je ne sais, mais, entre deux extrêmes, c'est-à-dire entre une femme abominablement fardée et une autre dont le seul éclat viendrait de celui dont la nature l'a douée, je ferai mon choix pour la seconde. Et je déclarerai avec Joseph Prudhomme : « C'est mon opinion et je la partage ». Autant dire, ma chère cousine, qu'une femme mal fardée est une affreuse chose et que l'art réside dans le dosage minutieux et rationnel des ingrédients dont vous faites usage pour vos soins de beauté.

Bien tendrement vôtre

SERGE FORZANNES







NOS CONTES

Le Testament

[L'inspecteur but son whisky-soda jusqu'à la dernière goutte, alluma sa pipe et tira quelques bouffées. Il s'était fait prier comme de juste, mais maintenant il était prêt à commencer son récit.]

De cas plus étrange que celui que je vais vous raconter, je ne sais pas s'il en existe. La nature humaine a des bizarreries qui ne sont pas toujours enregistrées dans les casiers judiciaires. Mais l'affaire Sévérin, à mon avis, est certainement l'une des plus caractéristiques, et je ne vois pas pourquoi elle ne recevrait pas une certaine publicité. Ses héros, ses malheureux héros sont passés de si longue date...

Bref, et pour commencer par le commencement, figurez-vous une chambre sombre, tous volets fermés, où, de part et d'autre d'un lit à baldaquin, deux bougies achèvent de se consommer. Des bougies ? Des cierges funèbres plutôt, car dans le lit est étendue une nonagénaire qui paraîtrait morte, si dans ses yeux ne brillait encore une lueur. A son chevet, deux hommes, deux oiseaux de proie. Ses neveux.

A 96 ans, Angéline Sévérin se bat contre la mort. Les poings serrés sur les draps, elle ne veut pas partir sans avoir dit ce qu'elle a à dire. L'amour de l'argent : voilà pourquoi elle a tenu à vivre si longtemps. Cinq ans plus tôt, elle avait dû s'aliter et le médecin avait laissé entendre qu'elle n'en avait plus pour longtemps. Mais il n'était pas question qu'elle se détachât aussi facilement de son or. Tous les Sévérin avaient vécu pour leur fortune. Elle vivrait un peu plus longtemps que les autres. Rien que pour être, elle, la maîtresse de son or. Rien que pour que ses neveux n'en jouissent pas. De vrais Sévérin, eux aussi. Comme ils avaient attendu ce moment ! Comme elle voulait leur dire leur fait, à cette paire de crapules !

La femme râla. Rien d'intelligible ne sortit de sa bouche ratatinée et édentée, une vraie bouche de sorcière comme on n'en fait plus depuis Macbeth. Trop tard. Cette fois, elle n'en avait plus pour longtemps. Elle le sentait, et de le savoir la faisait râler plus péniblement, plus rageusement. Elle n'avait rien perdu de sa lucidité, la Sévérin, et ses yeux se portaient tour à tour sur les deux vautours debout près d'elle, prêts à foncer sur le cadavre. Déjà, ils réprimaient difficilement leur joie. Si seulement elle pouvait changer son testament ! Mais quoi ? Puisqu'il était dit qu'elle devait mourir un jour, pouvait-elle laisser son or à quelqu'un d'autre qu'à ces deux Sévérin, quelque ignobles, quelque détestables qu'ils fussent ?...

Pas étonnant qu'ils se montrassent tellement impatients d'entrer en possession de cette fortune. Il y avait quarante ans qu'ensemble, les deux cousins avaient attendu le magot, quarante ans qu'ils en parlaient entre eux, quarante ans qu'ils n'avaient pas vécu pour autre chose. Bon sang ne saurait mentir.

Le râle devint profond, précipité. Après quoi, le silence.

•

Les formalités d'inhumation, les funérailles, furent vite expédiées. Puis ce fut la visite immédiate chez le notaire. Un homme jeune les reçut, et comme ils s'étonnaient de ne pas voir le vieux tabellion à qui ils avaient d'ordinaire affaire :

— Mon père est gravement malade depuis plusieurs mois, expliqua le jeune homme. C'est moi qui dirige l'étude.

Quelques secondes s'écoulèrent. Le jeune homme reprit :

— Acceptez mes condoléances les plus émues.

Maurice et Charles Sévérin inclinèrent la tête d'un même mouvement, d'un air beaucoup trop ostensible pour être sincère.

« C'est fou comme ils se ressemblent », pensa l'homme de loi, et, à voix haute, il reprit :

— Et maintenant, si vous le voulez bien, nous allons procéder à l'ouverture du testament.

Le document en mains, le notaire s'éclaircit la voix et commença à lire :

« *Je, soussignée, Angéline Sévérin, en parfaite santé d'esprit, ai décidé...* »

Sur leurs chaises, Maurice et Charles marquaient leur impatience.

— Peut-être préféreriez-vous que nous passions les préliminaires pour en venir à ce qui vous intéresse directement ?

Les deux cousins approuvèrent de la tête.

Le notaire hésita un moment, puis, poussant le testament entre les mains de Charles, il déclara :

— Peut-être vaudrait-il mieux, Messieurs, que vous en preniez connaissance vous-mêmes. Le texte dicté par feue Madame votre tante sort un peu — comment dirai-je ? — de l'ordinaire.

A voix basse, son cousin penché sur son épaule, Charles lut :

« *A mes neveux, qui ont attendu avec tant de patience mon départ, je n'ai pas grand'chose à dire. La patience est une vertu et elle doit être récompensée en conséquence. Mes deux neveux recevront leur véritable récompense en enfer, mais, entre temps, il est question de leur récompense sur cette terre. J'avais pensé leur laisser une partie de ma fortune, mais, petit à petit, une idée certainement meilleure s'est formée dans mon esprit. Puisqu'ils ont fait preuve de patience jusqu'ici, il serait intéressant de savoir lequel des deux est le plus patient. Aussi ai-je décidé que tous mes biens, mobiliers et immobiliers, et toutes mes valeurs, liquides ou autres, seraient légués à celui de mes deux neveux qui pourrait attendre le plus longtemps. A la mort de l'un des deux, et non avant, l'autre recevra tout. En dehors de cette condition, pas un seul ne recevra un sou...* »

Les deux cousins étaient blêmes.

— J'attaquerai le testament. Il est clair que ma tante était folle...

— Vous perdriez votre temps, interrompit le notaire. Feue votre tante avait pris la précaution de faire certifier son parfait état mental avant de signer le testament lequel, remarquez-le, est tout récent.

•

Je vous laisse à penser l'état d'esprit des deux cousins rentrant chez eux. Une tempête dans deux crânes, aurait dit Hugo. Quoi ! il leur faudrait attendre encore vingt ans peut-être ; pendant vingt ans il leur faudrait continuer à subir cette torture. C'était trop.

La solution était évidente : le meurtre, mais un meurtre que l'on ne saurait prendre pour autre chose que pour un accident.

Et Maurice se disait :

« Il faut que tu te dépêches. Il te tuera avant que tu aies eu le temps de combiner le crime parfait. Attention... »

Et Charles pensait de même...

La vie était devenue intenable. Aucun des deux héritiers n'osait sortir de la maison de crainte que son absence ne fût mise à profit par l'autre. A table, ils se lançaient, à chaque bouchée, des coups d'yeux terribles. Le poison ? La nuit, personne ne fermait l'œil.

Ce fut Charles qui céda le premier. Les nerfs à bout, il partit à la campagne. Pas pour se reposer. Pour y recueillir quelque plante vénéneuse dont parlait un vieux *Materia Medica* repéré par lui sur une étagère et qu'il ne voulait évidemment pas se procurer chez le pharmacien du coin. Il avait fixé son choix sur la belladone surtout, parce que les symptômes de ce poison étaient identiques à ceux de la grippe intestinale. Le docteur de la famille, un vieil imbécile, n'y verrait que du feu et délivrerait sans histoire le certificat de décès.

Restait à administrer le poison. Eh bien, ce problème aussi n'était pas insurmontable. Maurice adorait le curry. Une dose mortelle mélangée au curry n'altérerait pas le goût violent de l'épice indienne. Et comme il valait mieux qu'au moment fatidique Charles se trouvât ailleurs, il décida d'entreprendre un bref voyage — il en parla à son cousin comme de juste — pour régler une affaire en suspens depuis quelque temps dans une ville voisine. Ainsi aurait-il par-dessus le marché un excellent alibi.

•

Tout alla sur des roulettes. Quand Charles revint, Maurice était mort. Le vieux docteur n'avait pas eu le moindre soupçon.

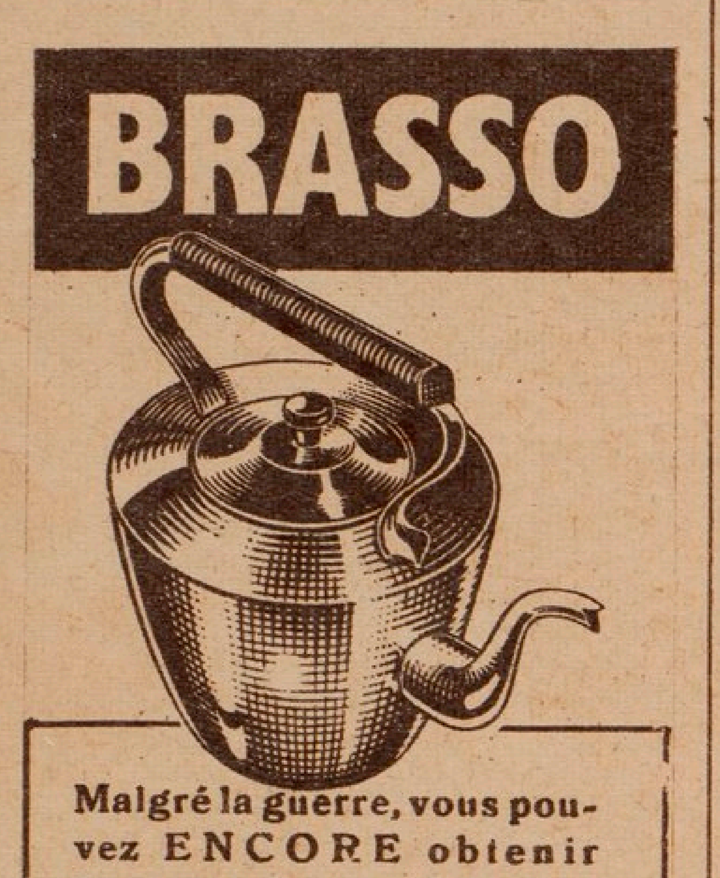
Dans la localité, il n'en fut pas de même. La clause spéciale du testament de la vieille Sévérin n'avait pas tardé à être connue par toutes les commères de l'endroit. Et les cancans d'aller leur train. Comme les gens sont méchants ! Maurice Sévérin n'était pas enterré depuis huit jours que nous recevions des lettres anonymes accusant Charles d'avoir tué son cousin pour entrer en possession de l'héritage. Le corps fut exhumé, le poison découvert. Je fus chargé de l'enquête.

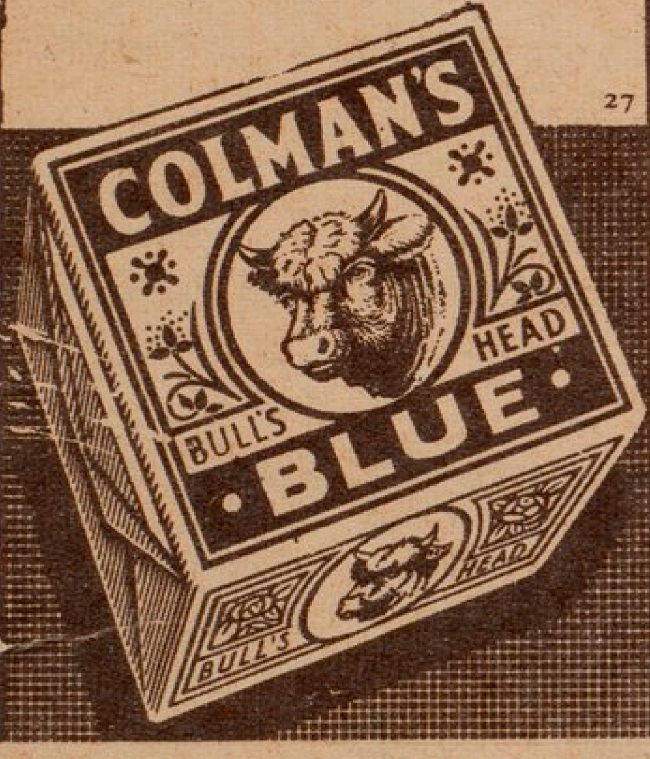
L'enquête ? L'interrogatoire de Charles Sévérin n'avait pas plus tôt commencé que le prévenu avouait tout. C'était un paquet de nerfs. Je n'ai jamais vu un homme s'effondrer aussi complètement.

Aux Assises, il n'ouvrit la bouche qu'une fois, pour proclamer que c'était









sa tante qui, par son testament, l'avait poussé au meurtre. Les jurés furent impitoyables ; ils lui refusèrent le bénéfice des circonstances atténuantes. Le jour de l'exécution, c'est presque un cadavre que le bourreau pendit. Depuis son arrestation, il avait refusé de mettre quoi que ce soit en bouche : il craignait d'être empoisonné. Il fallut le traîner jusqu'à la potence ; il n'avait pas la force de se tenir sur ses jambes.

•

[L'inspecteur se versa un nouveau verre. Personne ne l'interrompait. Il prenait tout son temps.]

Une histoire extraordinaire, vous en conviendrez, dit-il enfin. Mais je ne vous ai pas encore raconté le plus extraordinaire.

[Et il reprit son récit] :

L'affaire Sévérin avait été oubliée depuis longtemps lorsque je reçus un message étrange. Un homme, blessé dans un accident d'auto, et conduit à l'hôpital, demandait à me voir d'urgence. Il n'avait pas longtemps à vivre. Il me donnait son nom, que je ne connaissais pas.

J'accourus. C'était un homme encore assez jeune. Il avait le visage exsangue et, pour me parler, il devait visiblement faire un grand effort.

— Vous paraissez surpris que je vous connaisse, inspecteur, me dit-il. Permettez-moi de me présenter : Etienne Bracque. Je suis l'avocat qui défendit Charles Sévérin. Comme je ne vais pas tarder à rejoindre mes braves clients, j'ai pensé que je pourrais aussi bien vous faire avoir quelques renseignements qui vous intéresseront.

Mon étonnement l'amusait. Il arborait un sourire narquois.

— Voyez-vous, dit-il, c'est moi qu'on aurait dû pendre à la place de Charles Sévérin.

Et comme je sursautais, il ajouta, en riant presque :

— Ne soyez donc pas si inquiet. Non, il n'y a pas eu par votre faute d'erreur judiciaire. C'est bien Charles Sévérin qui a tué son cousin. Mais je fus en quelque sorte son *Deus ex machina*. Pourquoi ? Simplement parce que j'avais dépensé l'héritage de la vieille Sévérin pendant qu'elle vivait encore. La Bourse, les femmes. Lorsque la vieille sorcière mourut, je n'avais qu'un seul moyen de m'en sortir : rédiger un faux testament. Assez ingénieux, ne trouvez-vous pas ? Je n'en suis pas peu fier.

« Vous connaissez le reste. Mon plan original était qu'ils s'empoisonnent l'un l'autre afin que je sois débarrassé des deux à la fois. Mais Charles s'empara le premier du *Materia Medica* que j'avais placé — eh oui... — dans la bibliothèque, en évidence. Lorsque Maurice se trouva écarté, il me fallut m'occuper de Charles. C'est donc moi qui déclenchai la campagne menée contre lui, moi qui vous envoyai des lettres anonymes pour vous mettre sur la voie. Une fois Charles exécuté, j'étais tranquille. J'avais fait d'une pierre deux coups — ou dois-je dire plutôt que j'avais fait d'un testament deux coups ? »

Ce trait paraissait l'amuser énormément. Il fit un effort pour se soulever sur ses coussins et rire plus à son aise. Il retomba en arrière, les yeux révulsés. Ce rire avait été son dernier soupir.

MICHAEL HERVEY
(Adapté de l'anglais)

MON VILLAGE... (SUITE)

rent des commentaires enthousiastes. Au commencement, nous pensâmes que les Alliés avaient déclenché l'invasion libératrice. Mais, par la suite, nous fûmes détrompés et quelque peu déçus.

L'attaque contre la Russie nous transforma en stratèges passionnés. Chaque succès russe était salué par des manifestations de joie, des tapes sur le dos, des embrassades.

La vie se déroulait dans une succession ininterrompue d'espoirs, de doutes et de soucis mineurs concernant la nourriture. Parfois, le couvre-feu, imposé en guise de punition, nous obligeait à rentrer chez nous dès huit heures du soir. De temps en temps, nous apprenions l'arrestation d'un ami et son envoi dans un camp de concentration. Le plus souvent, les victimes étaient coupables d'avoir trop parlé. Aussi, apprîmes-nous à devenir silencieux et très réservés. A un certain moment, nous évitâmes même de converser entre nous lorsque nous étions dans la rue.

Ainsi, ma petite ville continue à subsister, à résister et à espérer. L'on m'a demandé pourquoi nous ne nous révoltions pas. Comment pouvons-nous le faire à présent ? Lorsque nous sommes poussés à bout, nous parlons de rébellion. Des plans grandioses sont dressés, des discours enflammés sont prononcés. Puis, nous nous rendons à l'évidence de l'impossibilité. Nous révolter ? Par quel moyen ? Nous n'avons pas d'armes. Lorsque nos alliés arriveront, nous nous lèverons comme un seul homme, avec des fourches, des couteaux de boucher, n'importe quoi. Alors, nous nous révolterons.

Chacun sait cela dans mon pays. Cette certitude est enfouie dans le tréfond de chacun de nous. Elle nous donne une raison de vivre. Elle est presque une religion : c'est la conviction qu'un jour nous pourrons nous lever et infliger aux Allemands le traitement qu'ils méritent.

SOLUTIONS

LE MEUNIER ET SES SACS

Le meunier a arrangé ses sacs dans l'ordre suivant : 2-78-156-39-4. Comme vous le constaterez, 2 x 78 = 156 et 4 x 39 = 156.

LES DEUX FRACTIONS

Voici la solution du petit problème des deux fractions :

$$\frac{35}{70}+\frac{148}{296}=1.$$

Il y a d'ailleurs d'autres solutions ; en voici deux :

$$\frac{1}{2}+\frac{4865}{9730}=1 \qquad \frac{48}{96}+\frac{135}{270}=1.$$

LE CARRE...

Dix de Pique	Valet de Trèfle	Reine de Carreau	Roi de Cœur
Roi de Carreau	Reine de Cœur	Valet de Pique	Dix de Trèfle
Valet de Cœur	Dix de Carreau	Roi de Trèfle	Reine de Pique
Reine de Trèfle	Roi de Pique	Dix de Cœur	Valet de Carreau

Voici la manière d'arranger les cartes, de façon que dans chaque colonne (horizontale, verticale ou diagonale) il y ait 4 cartes différentes et de couleurs différentes.

PHOTOS-DEVINETTES

1. *L'homme que j'ai tué.* — 2. *Les croix de bois.* — 3. *The Road to Glory.*









DELASSONS-NOUS...

LE MEUNIER ET SES SACS

Un meunier avait neuf sacs de farine numérotés de 1 à 9. Il les a disposés de manière qu'il y en ait trois au milieu, deux de chaque côté et un à droite et un à gauche (voir fig.). Maintenant, vous observerez que si vous multipliez le chiffre du sac de gauche, 6, par le nombre 29 représenté par les deux sacs voisins, vous obtiendrez 174, le chiffre donné par les trois sacs du milieu. Mais par contre, si vous multipliez le 8 de droite par le 35 des deux sacs voisins, vous obtiendrez un résultat différent.

Pouvez-vous placer les 9 sacs dans un ordre tel que les deux multiplications, celle de gauche et celle de droite, donnent toutes deux comme résultat le nombre central ?

6 | 2 9 | 1 7 4 | 3 5 | 8

LES DEUX FRACTIONS

Il s'agit d'utiliser une seule fois chacun des dix chiffres : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0, et de les disposer en 2 fractions qui, additionnées, égalent 1.

L'AUTRUCHE ET LE NOUVEAU CODE CIVIL

L'autruche, on le sait, a une réputation surfaite : celle de son estomac. C'est par contre une économiste distinguée ; pratiquer une politique d'autruche est une politique que d'aucuns préconisent fermement.

Sait-on que Mme Autruche se contente de pondre les œufs et que le mâle, chez qui sans doute les dispositions d'homme d'intérieur sont très développées, les couve patiemment pendant la nuit ? Les femelles n'ont même pas la délicatesse de préparer le nid. Aux mâles de trouver la solution satisfaisante. Dame autruche estime sans doute avoir fait œuvre suffisante en pondant des œufs qui pèsent un kilo et demi. La désinvolture des femelles est telle, qu'elles pondent nonchalamment dans le même tas et qu'elles acceptent de vivre en société anonyme !

GRAINS DE SAGESSE

Il pleut, puis le soleil brille ; aujourd'hui c'est le malheur ; demain nous chanterons gaiement. Tout bien compté, dans la vie le bonheur l'emporte.

KINGSLEY.

L'espérance est entêtée : il n'y a qu'elle qui sache attendre et éveiller le courage, tandis que le découragement est le dernier des maux.

V. KNEBEL.

LE CARRE MAGIQUE DE CARTES

Prenez dans un jeu de cartes les quatre 10, les quatre valets, les quatre reines, les quatre rois et les quatre as.

Il s'agit de placer ces 16 cartes en carré de 4 cartes de côté, de manière que dans chaque colonne, horizontale, verticale ou diagonale, il y ait exactement un 10, un valet, un roi et un as, d'espèces (couleurs) *différentes.*

RIONS

Chez l'empailleur :

Le Client. — Je désirerais un singe.

L'Employé. — Un singe... Je ne sais pas. Attendez un instant... Patron, on vous demande !

●

Toto. — Papa, le latin, c'est une langue morte ?

Papa. — Mais oui.

Toto. — Alors, qu'est-ce qu'on attend pour l'enterrer ?

●

Mot d'enfant :

Zette. — Maman, Adam et Eve, c'est vrai qu'ils étaient tout seuls sur terre ?

La Maman. — Mais oui, ma chérie.

Zette (pensive). — Et ils n'avaient pas peur des voleurs ?

●

— Pourquoi le conducteur de l'autobus est-il plus heureux que les voyageurs ?

— Parce qu'il est toujours sûr d'avoir une place assise.

Votre nom ?...

PRENOMS FEMININS (O)

OLIVIA : *du latin : « olivier ». La branche d'olivier étant le symbole de la réconciliation, la personne qui porte ce nom sera de caractère souple et aplanira les difficultés des autres.*

(P)

PATRICIA : *du latin : « une femme noble ».*

PEGGY : *diminutif de Marguerite : « perle ».*

PENELOPE : *du grec : « tisserand ». Une femme travailleuse et adroite.*

(R)

RACHEL : *vient de l'hébreu : « agneau ». Symbole de pureté.*

REBECCA : *d'origine hébraïque. Veut dire : « nœud coulant ». Un autre sens : « dodue » est donné quelquefois à ce nom.*

ROSALIE : *du latin. Veut dire : « petite rose ».*

ROSALIND : *du latin : « belle comme une rose ».*

ROSE : *du latin : « rose ».*

ROSEMONDE : *du saxon : « une rose de paix ».*

PRENOMS MASCULINS (O)

OSCAR : *du celte : « un valeureux guerrier ». Caractère fort et courageux.*

OTHO et OTTO : *veut dire : « géant ». Habile et appelé à de hautes destinées.*

(P)

PAUL : *du latin : « petit ». Modestie et effacement*

PHILIPPE : *du grec : « qui aime les chevaux ». Goûts sportifs.*

PIERRE : *d'origine grecque : « pierre ». Nature énergique et esprit courageux.*

(R)

RAPHAEL : *prêt à tenir tête à son entourage.*

RAYMOND : *d'origine teutonne : « un sage protecteur ». Protecteur des faibles et des affligés.*

REGINALD et REYNOLD : *jugement puissant et caractère fort.*

RICHARD : *du saxon : « puissant ».*

ROBERT : *d'origine germanique. Esprit avisé et jugement droit.*

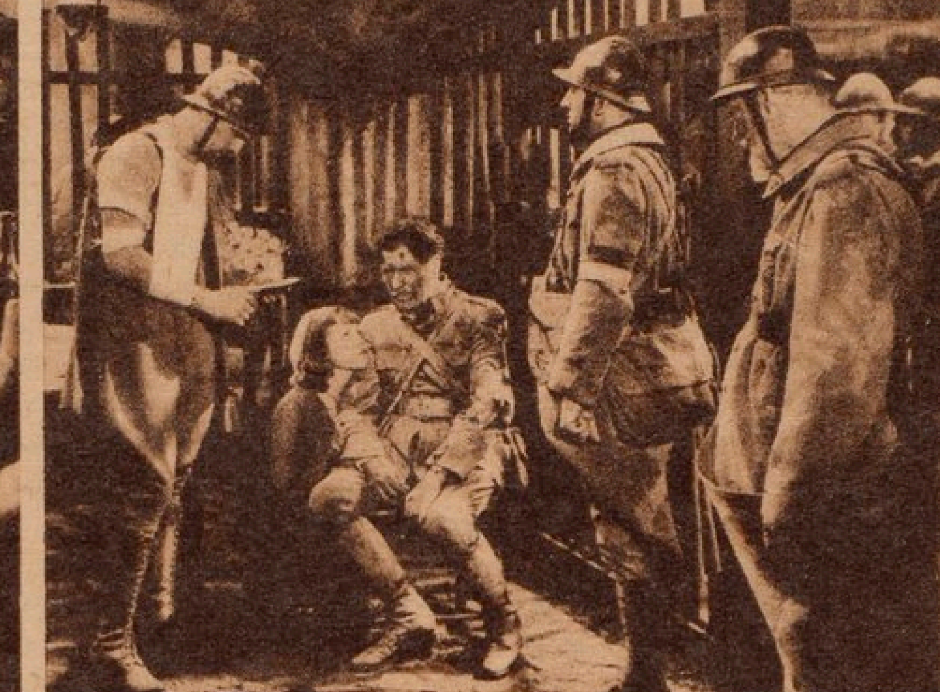
RODOLPHE : *d'origine teutonne. Dérivé de Randolph : « un loup ».*

ROGER : *du teuton : « aime la lutte et défend la bonne cause ».*

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 15)







PHOTOS-DEVINETTES

Ci-dessus, des scènes de trois films de guerre qui eurent un immense succès à l'époque. Pouvez-vous en reconnaître les titres ? (1) Adaptation américaine d'une œuvre française célèbre. L'auteur est un poète, fils d'un poète célèbre et d'une mère poétesse non moins célèbre. Vedettes : Phillips Holmes (à droite), Lionel Barrymore et Nancy Carroll. (2) Le plus fameux film de guerre français, adapté d'un célèbre roman français et interprété par les plus grands acteurs français : Pierre Blanchar, Charles Vanel et Pierre Asselin (que l'on voit ici). (3) Cette scène représente des soldats français, mais les acteurs sont américains. Une très belle réalisation. Et les acteurs tous excellents. De gauche à droite : Fredric March, June Lang, Warner Baxter, Lionel Barrymore et Gregory Ratoff complètent la distribution.

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)